

**LA VÉRITÉ SUR LE
KARMA D'ABEL**

MYRIAM MARC

**LA VÉRITÉ SUR LE
KARMA D'ABEL**

I. Apprendre à mourir.....	7
II. Errances	17
III. Mourir, une fois de plus	41
IV. Plus froid que la mort.....	65
V. Les forces souterraines	93
VI. Les tunnels du souvenir	115
VII. Tout est à commencer.....	135

I. Apprendre à mourir

La vérité sur le karma d'Abel

À DOUBLE TOUR

J'atrophie le silence des arbres sur le pavé
Ma voix se tord les cordes aux mots trop acérés
Ma voix ne chante pas,
Elle s'excuse de ne pouvoir qu'hanter la cage thoracique

Ma voix refuse le silence
Le rugit, plus fort que les arbres poussés par le vent
Ma voix s'étouffe à s'époumoner ainsi,
Atone, désaccordée, sans substance, fausse

Elle s'inscrit au crayon sur des pages
Blanches à souhait, voix muette bleu azur ou noir de geais
À défaut de tonalité, je lui donne des couleurs.

Ma voix est en prison
Et j'en garde la clef.

La vérité sur le karma d'Abel

ARBRE PARMIS LES ARBRES...

Il y a, dans les environs de Munich, un petit village boisé... Il a pour nom « Dachau »

Il a plu longtemps sur mon âme endeuillée. Arbre parmi les arbres, je ne pouvais voir la forêt. On m'a brisé le tronc, à coups de hache répétés. Je suis tombé d'un bloc, d'un seul bloc sur la terre mouillée. J'aurais voulu mourir, parmi les miens mourir, enterré. Ils m'ont brisé encore, une branche après l'autre, ils m'ont cassé le corps, volé l'âme de la forêt. Je sens le feu tout près, l'odeur si forte de la mort. Déjà les blocs se dressent, là où ils vont me transporter. La tête, le tronc, les os... calcinés. De moi s'élève un cri muet : le cri de l'humanité.

La vérité sur le karma d'Abel

DAS UNBENENNBARE (L'INNOMMABLE)

Sans un souffle quand la terre tourne, je n'ai pas choisi d'être monstre, encore moins celui des hommes. Blanche, presque translucide quand je me couvre de givre, lèvres scellées par un secret trop lourd. Ni humaine, ni créature des ténèbres, ni même étrange elfe fantomatique. Plus que tout cela, au-delà des dénominations, être sans nom et sans couleur, sans chaleur car l'astre solaire ne fend pas les profondeurs de la terre. Visage aux contours masqués d'obscurité... Malaise de l'âme qui le perçoit à la lueur d'une lune funèbre ! Ni ange ni démon, créature divine et démoniaque, je suis l'éternité, l'esprit et la matière, l'espace et le temps enfin unis par la loi universelle des contraires. Je suis le lieu de tout accomplissement, la vie et la mort accouplées. Je suis l'incommensurable... l'innommable.

LE VIOL UNIVERSEL

Tu ouvres la porte, et c'est un spectre noir qui te sourit. Le souffle glacé te fait reculer d'un pas, puis de deux. Enfin la porte claque. Déjà tu es retourné à la chaleur de ton foyer. Moi, honteuse d'être moi, d'être si peu, je m'enfuis en courant, ne sachant trop que fuir, peut-être ta chaleur, peut-être le froid qu'il fait ici, à l'extérieur.

J'ai dû patauger dans l'eau glacée : tu m'avais jetée au milieu des éléments - corps, bras, têtes, tous malmenés par ta rage - ô monde écoeurant de viscères, cette fois-ci je cours devant le vent, il ne me pousse plus. J'entre dans la tempête, je ne te quitte pas, je m'enfonce toujours plus profondément dans l'inférieur hiver de tes sens... Ton regard, partout à la fois. Ton regard, en moi. Tu ne sais plus m'échapper, je suis trop bien prise dans tes filets, et je m'y accroche, m'y emmêle, m'y roule... Barbouillée de ton sang, je te souille de mes lèvres avides.

J'écorche un cœur sur le pavé, et voici la mort qui traîne sur ton visage. C'est au fil de ta haine que je me pends, et, malgré toi, la mort me tend tes bras... Je vole à ton corps l'extase que tu refuses de m'accorder, je m'enveloppe de toi, et les nuages crient au désastre. Ça fait un vacarme d'enfer, et la mort déchaînée me traîne sur le goudron mouillé. Je sens ce contact - dur, froid et humide - sur ma peau... Corps effondré, le sang s'écoule en longs flots tièdes, le blanc jaunâtre de mes yeux révoltés fait ressortir le rouge de ces petits vaisseaux sanguins. Quelques mètres plus loin, les arbres tremblent au bout de tes mains, je les reconnais à leurs feuilles délavées. Je te saisis par les branches, et tes racines se tordent sous mon poids : tu as mal.

La vérité sur le karma d'Abel

Je m'écorche au creux de ta chair et me suicide à toi. Je marche sur tes ruines comme sur du verre brisé, par peur de me faire mal après t'avoir fait tant souffrir. Je peux voir à travers tes interstices comment tu t'es vidé de ta substance vitale. J'ai cru t'aimer au point de te donner ma vie et, finalement, c'est presque de la haine de toi quand je me retourne.

Je ronge tes os, j'aspire jusqu'à la moelle de ta vie, et ce n'est pas ton tombeau que je profane, mais ton lit. J'aimerais que tu sois plus fort encore que la douleur, mais tu l'es déjà trop face aux mortels, jamais assez pour le vampire que je suis.

Et te voilà comme un jouet cassé, poupée de porcelaine que je prends par les cheveux et frappe contre les murs ; puisque tu ne cries pas encore, je te laisse, sanguinolent, retourner à la poussière... Lentement tu ramasses tes bras, ouvres un œil tuméfié, laisses couler le sang de ta bouche ouverte - j'y vois même quelques dents cassées... Te voilà immobile, mais si tu pouvais trembler encore, tu te tendrais tel un épileptique en crise...

Quant à moi, je me sens si monstrueuse, si inhumaine, que je ne vais jamais assez loin dans la violence, dans la torture et la haine... Trop d'humanité, à en crever, à en hurler, à s'en arracher la peau... Je ne sais que faire de cet amour pour toi, alors je te frappe, encore et encore... J'ai trop mal de n'être qu'un fantôme de toi ; pour être plus, il me faut exister par autre chose que par toi, alors je te détruis, mais très lentement car, quand tu ne seras plus là, que serai-je alors ? À cet instant je suis la violence, je suis le tortionnaire, je suis le poing qui frappe, le pied qui t'écrase les doigts... Je suis... *Enfin !*

J'ai une brique dans l'estomac et un cœur de béton, depuis que tu m'as jetée sur le pavé. A présent je rentre en toi,

La vérité sur le karma d'Abel

laissant le monde s'horrorifier à la vue de ton cadavre.
Jamais plus je n'en sortirai, j'y ai trouvé la mort malgré toi.
Désormais elle ne me quittera plus. Elle s'est
matérialisée... En toi.

La vérité sur le karma d'Abel

ORIGINELLE

De celles qui se battent
De celles que l'on ne flatte
Que pour les abaisser

De celles qu'on caresse
De celles qu'on n'a de cesse
Au lit, d'écarteler

De celles qui se couvrent
D'un voile tel un linceul
De celles qui sont en deuil
En deuil perpétuel

De celles qu'on honore
D'hommages corporels,
De celles que l'on saigne

Je suis de celles, aussi
Qui meurent dans les caves
Qui meurent sans un cri
Quand les jeux sont finis

Si je suis femme encore
C'est au-delà du corps
Si je le suis encore
C'est de lumière et d'or

II. Errances

La vérité sur le karma d'Abel

ACTUELLEMENT...

Actuellement
En rupture de chocs
Pas très à l'aise
Dans mes Docs

Actuellement
En rupture d'âme
Pas très à l'aise
Dans mon drame

L'âme a débordé
Sur le chemin
Menant de nulle part
à ici
Et maintenant
Où va la vie

Sur le présent
Sans autre attente
Que la cassure cesse
De rompre le temps

GRISE MINE

J'ai encore cette gueule de bois dans la tête, et le monde se resserre autour du front malade, le crâne cerné de mille bataillons, de chars en marche vibrante vers la victoire sanglante de l'acier pourpre et gris, la rouille de leurs baïonnettes infectera la blessure et je vais mourir doucement dans mon antre de douleur. Comme l'existence serait douce entre les flacons bleus de vapeurs enivrantes et les fumées étoilées de mes yeux vacillant entre toi et le monde...

Mais ma tête de marbre implose et je dois la garder entière pour me réveiller demain sans que les yeux aient roulé sous le lit et que je ne puisse plus les retrouver. Hier nous nous glorifiions d'être les zombies de demain. Nous avons allumé les lumières bleues, les feux follets, les étincelles, les feux d'artifice...

Aujourd'hui c'est l'incandescence du désespoir, c'est le non-sens de la vie qui a fait de la réalité ce cauchemar d'allégresse. Devoir être, par mystère, par malheur, par hasard. La vie va à la mort, la mort à la vie, et nous aussi. C'est le cercle infernal de la tête qui tourne sans cesse autour de son axe incliné vers le cœur. À l'infini, tourner toujours, encore, sans fin... Et rien n'est plus enivrant que la vie.

LA MORTE VIVE

Il y a ce passage de l'intérieur à l'extérieur, cet échange entre mon corps et le monde, qui se fait à mon insu. Je n'y participe pas, c'est comme si je refusais le monde et que le monde me refusait. Dans ce double refus, l'univers m'arrache une partie de mon être, me force à me soumettre à ses lois. C'est un viol, c'est un meurtre, un attentat à la pudeur de mon âme, un je-ne-sais-quoi qui me brise chaque jour un peu plus, qui m'avilit et me force à m'abaisser. Mais j'ai beau cracher de la terre, elle me refuse toujours son hospitalité. J'aimerais que l'univers m'ouvre ses bras, retrouver, peut-être, la vie d'avant la vie, là où tout était encore possible. Etre en devenir, ou alors hurler avec les loups, ceux-là même qui me déchirent de l'intérieur, accepter la présence de ce corps étranger, le faire mien, et me déchirer pour de bon. Je suis en ruine, et, autour de mes ruines, l'univers est toujours aussi grandiose de cruauté. Il y a du silence en moi, il n'y a que silence, et l'angoisse de n'avoir que ce corps aveugle et sourd pour appréhender la vie, ce corps qui crie et voudrait hurler... La morte vive ne sait ni vivre, ni mourir. Elle est les deux à la fois, écartelée entre deux pôles qui se repoussent. Elle n'est que souffrance. C'est déjà trop, c'est énorme pour un seul être. Contenir la douleur est insupportable. Il faudrait s'allonger et ne plus bouger, et attendre la mort, puisque la vie n'est plus possible dans ce corps, ou bien se briser le crâne et en extraire le cerveau, ne plus penser à la souffrance, ne plus la ressentir. Me remplir le corps de cendres pour que la terre me reconnaisse enfin. Un corps de terre brûlée, la vie calcinée, enfin consumée. Il m'est impossible de tout remettre en place... Les nerfs à vif, sommeil en attente, du plomb dans

La vérité sur le karma d'Abel

l'aile et la tête pleine d'acier en fusion. Le regard tombé par terre et des cris dans les poumons s'étouffent. Estomac noué et étreint de sourdes douleurs à l'odeur de mort : quand elle viendra, je ne pourrai pas l'accueillir, j'aurai les bras sciés.

Le cerveau tourne, ne sait plus s'arrêter. Continuellement en attente de réponses, l'esprit s'épuise à chercher... La main, elle seule réceptive, transcrit. Dans ce désordre de neurones, elle est la seule à pouvoir encore aligner les mots. Mais déjà la voilà ridée qui tombe en poussière : une main, puis deux, se détachent. Ça tombe et ça disparaît, et à la fin il n'y a plus qu'un tas sur le plancher.

Et maintenant il faut hurler pour que la nuit arrive. Je bats déjà des ailes, mais voilà la tristesse engluée de tes yeux au clair de lune et des nuages dans les cheveux. A quand le noir, l'obscurité enfin, que l'on puisse sombrer un peu dans l'oubli, à quand la mort pour cesser même d'oublier et ne plus penser qu'un jour il va bien falloir mourir !

Mais là j'ai mille volts dans le crâne et j'ai court-circuité tous les réseaux : la mort est là, tapie au détour d'un vaisseau ; je la sens qui retient sa respiration. Une corde d'acier se brise, rongée doucement par l'acide, mais je ne lâche pas, il faut encore retenir la vie. Mieux vaut cet événement douloureux plutôt que le calme néant qui s'imposerait alors. Et, tout à coup, sursaut du fond du corps : j'en appelle un autre mais il n'est pas là, l'espace ne me répond pas, alors je retombe de mon soubresaut et je léthargise à nouveau le corps. Il ne doit rien savoir de ce qui se passe ici, il en deviendrait fou à lier.

Il n'y a rien dans le cœur qui ne soit mort, ce soir, sauf peut-être la peur ; elle reste là, toujours, habite en moi et ne connaît jamais de répit. J'ai les nerfs en transe, ça fait mal de partout, mais pour que ça cesse il faut prendre le

La vérité sur le karma d'Abel

couteau, essayer d'aller plus loin en lui, pénétrer la lame jusqu'au manche et la remuer à l'intérieur, la sentir profondément déranger les éléments sans qu'aucune goutte de sang ne soit versée : une fusion totale de l'acier et du sang, peut-être même le rouge qui coule des yeux et le gris qui monte aux joues. Le vert aux lèvres, je m'apprête à tout rendre à la terre, mais j'hésite encore aux commissures... A quoi bon, après tout, puisque le fer a mordu, autant garder la blessure intacte.

Les nerfs, toujours, me donnent du fil à retordre ; ils sont tassés aux extrémités et réclament de l'action. Alors je prends la main et la coince dans l'étau, et là il faut serrer très fort pour exaspérer la douleur au cœur même du cerveau, ça se répand dans chaque cellule, et tout ça n'est plus qu'un amas hurlant qui ne sait plus par où sortir ce qui fait mal.

Finalement, c'est le cœur qu'il faut percer pour venir à bout de ce réseau d'énergies convergentes. Le cerveau mène la bataille de front. Il ordonne : « Aux armes ! Ne reculez que devant la seringue : c'est elle qui infligera le coup fatal. »

C'est là, dans le sang, que je vis pour l'instant... Pulsations aux artères douloureuses, perfusions à en crever : la mort est ici chez elle.

Alors, enfin, l'heure est venue de laisser retomber la main, de s'allonger, relâcher les neurones, laisser le cerveau s'alléger et venir le sommeil sur la pointe des pieds. Délivrance, ultime écho de la crise enfin étouffée au fin fond du système : les nerfs douloureux se taisent, le corps se fige, cercueil ouvert sur la nuit. La douleur y est ancrée à jamais. Le pire est d'attendre que la mort vienne enfin, et qu'elle n'emporte rien que quelques os malades. Que

La vérité sur le karma d'Abel

d'heures grises et ternes, sans jour, sans soleil... A haïr les hommes je deviens animal, sauvage et penaud, triste et fuyant. Je suis un chien dont personne ne veut tenir la laisse, un chat auquel l'on n'offre jamais de lait, un oiseau enfermé dans une cage rouillée. Je suis le chien crevé sur la route, le chat noyé dans la rivière, l'oiseau au cou tranché. Je sais que l'on doit supporter la compagnie des ombres, pourtant la vie au fond du gouffre devient désespérément belle, de ce désespoir qu'ont les femmes après avoir donné la vie. Chez moi, c'est ancré si profondément : je donne la vie trop souvent. Saurai-je un jour être la créature plutôt que la création, la mort plus que la vie, basculer enfin de la chair au squelette, voir les os se dessiner doucement sous la peau et la transpercer un peu plus chaque jour ? La mort attend sur les routes d'argent, mais je reste tapie à l'ombre de cet abri sombre et pourpre où elle ne viendra pas. Envie d'hurler sous la peau, de me déchirer de l'intérieur, et de pleurer du sang durant des heures...

LES SATURNIENS DE L'AUBE

Prologue - 10/05/XXXX

« Un enfant de 11 ans a été découvert ce matin sur une plage, la gorge tranchée... Le petit avait disparu depuis samedi soir... ». Ana porta la main à son cou et avala péniblement un gargouillis de salive au fond de sa gorge. Bon dieu, se réveiller avec ça dès le matin, il y avait de quoi passer le restant de ses jours au lit pour ne plus affronter ce monde de dingues. Elle appuya sur le bouton STOP du radio-réveil, se retourna dans son lit et essaya de retrouver le sommeil. Derrière ses paupières closes, l'enfant avait la gorge bouillonnante de sang et tentait d'appeler au secours... Impossible de chasser cette image, la réalité assaillait le rêve. Il était inutile d'insister pour retrouver le doux creuset des bras de Morphée. La journée commençait mal... Elle se leva péniblement, attrapa un pull qu'elle enfila et se dirigea vers la salle de bains. Elle essaya de se remémorer la soirée précédente, l'auberge où elle avait retrouvé cet homme dont, finalement, elle savait si peu de choses, mais, dans son esprit, c'était le vide... Elle avait dû rentrer seule au petit matin et s'effondrer dans son lit. Se regardant dans le miroir, elle s'aperçut que sa peau semblait éclatante, elle se sentit parcourue d'un frisson que son corps ne connaissait plus depuis longtemps, une extase qu'elle n'espérait même plus ressentir depuis l'opération...

Elle ouvrit la poubelle. Quelque chose scintillait au fond, un truc qu'elle ne reconnut pas tout de suite... Se penchant pour l'attraper, elle découvrit qu'il s'agissait d'une lame de cutter rouillée. Elle ne se souvenait pas avoir jeté ça. Peut-être était-ce son père qui avait fait des réparations dans

La vérité sur le karma d'Abel

l'appartement... Elle laissa tomber la lame au fond de la poubelle, mais se rendit compte qu'elle lui avait laissé un liquide gluant sur les doigts, couleur rouille, ou était-ce plutôt du rouge ? Elle porta un doigt à ses lèvres pour savoir quel goût ça avait. C'était une saveur dont elle se souvenait bien : celle du sang.

I - *Quelques jours auparavant :*

04/05/XXXX

Ana Vilpardieu soupira. Encore deux mails dans sa boîte aux lettres, les gens semblaient être en mal de communication. Pourtant, elle n'avait jamais rien lu d'intéressant, rien que des personnes paumées qui cherchaient à se faire valoir par l'intermédiaire de leur écran. Pratique, certes, mais cela ne trompait personne, du moins pas Ana. Dire qu'elle s'était connectée pour fuir la réalité, elle la retrouvait chaque soir sur son écran. Cette fois, un dénommé Laudarc lui proposait un rendez-vous au Saturne. Direct. Sans détour. Pourquoi ne pas relever le défi ?

Le second mail était de sa copine Neva, qui s'inquiétait enfin de son sort. Ca faisait déjà plus d'un mois qu'elle avait disparu au bras de son « cher et tendre », comme elle l'appelait. En tous cas, depuis que Neva avait rencontré ce type, la vie d'Ana était encore plus maussade. Ils semblaient s'être tous donné le mot pour la rencontrer le même jour... Rendez-vous à la Dame Blanche, 21 heures.

La vérité sur le karma d'Abel

Plus tard, à La Dame Blanche...

« Dis Donc, tu n'as pas l'air en très grande forme... Je vais dire à Dirk de te laisser dormir la nuit !

Cela faisait presque une heure qu'Ana et Neva sirotaient leur vodka au bar de la discothèque.

- Laisse tomber, il a préféré partir quand je lui ai parlé de mon corps cyber. Il a dit qu'il ne voulait pas d'une nana en kit.

- C'est à cause des prothèses qu'il t'a quittée ?

- Si tu veux, mais cyber c'est moins déprimant que prothèse...

- Pourquoi, déprimant ? Ça doit être génial d'avoir un corps aussi résistant ! Quant à Dirk, crois-moi, il ne valait vraiment pas la peine.

- Ouais, je sais. En fait je crois qu'il était jaloux... Bon, tu m'excuses, mais faut que j'y aille...

- Déjà ?

- Rendez-vous.

- Tu vas chez le dentiste ?

- À cette heure-ci ? Non, un mec.

- Quoi ? Tu frayes avec les humains toi, maintenant ? C'est qui ?

- Laudarc.

- C'est pas un nom, ça...

- T'as raison, c'est pas un nom, c'est une anagramme.

- Mmh, attends, laisse-moi deviner ! L'cradau ?

- Mais non, voyons, Dracula, la créature de la nuit, tu sais bien...

- Ça m'étonnait aussi que tu rencontres des gens bassement normaux. Et alors, il va te mettre de l'huile dans ton corps cyber ?

- Rigole pas, c'est du sang qu'il veut !

05/05/XXXX

Étrange, ce type... Mélange de sagesse et de perversité, vraiment bizarre.

Depuis sa rencontre avec Laudarc, Ana ne cessait de se remémorer leur face à face dans cette boîte. Il s'agissait bien d'un face à face, d'une lutte entre deux inconnus (inconnus ? Laudarc lui semblait pourtant très proche...). Il l'avait jaugée de ses yeux sans âge (la seule partie du visage qui reste intacte quand on vieillit), elle était venue... Pourquoi en fait ? Elle n'attendait rien de lui, ses messages étaient bien trop déjantés pour qu'elle s'attende à quelque chose de particulier. Non, elle y était allée par provocation, par ennui, aussi. Peut-être espérait-elle quelque chose, en définitive. Et, peu à peu au cours de la conversation, il avait éveillé sa curiosité... Même pas peu à peu, en fait, dès qu'elle l'avait vu (comment avait-elle su que c'était lui ? Elle s'était dirigée vers lui sans même voir les autres personnes attablées dans le bar de la boîte). Leurs yeux s'étaient rencontrés, et voilà. C'était tout. Elle avait senti son regard, insistant et impérieux, dès qu'elle était entrée. Son assurance ne l'avait pourtant pas quittée, elle était allée droit vers lui, s'était assise en face de lui sans un mot, et il avait parlé. « C'est toi que j'attendais. » Voix rocailleuse et profonde, il semblait puiser les mots au fin fond de son être, sans effort pourtant, avec une aisance qui l'avait surprise.

« C'est toi que j'attendais. » Aucune hésitation. Simple confirmation. Aussi sûr de lui qu'elle l'était, elle, avec les humains. Pour la suite, il lui avait payé un Bloody Mary (décidément, il jouait son rôle de créature de la nuit à fond, mais en y repensant elle ne savait plus réellement si

La vérité sur le karma d'Abel

c'était lui ou elle qui avait commandé cette boisson). Bref, c'était comme s'il avait su tout ce qu'elle pensait, comme si sa force intérieure lui permettait de contrôler les gens... Bien sûr, tout cela n'était pas très rationnel, mais elle ne savait plus que penser. De plus, il semblait attiré par elle, mais se limitait aux confins de la chair, là où sa peau à elle constituait la seule limite, le seul repli caché de son être... Combien de fois n'avait-elle pas espéré, à travers le réseau, fuir la matière pour retourner vers l'humain, vers ce qu'elle n'était plus ! Mais lui s'arrêtait là où la frontière était déjà franchie, où l'affrontement avait déjà eu lieu, oh quelle impatience, quelle attirance elle avait de ce corps, mais lui semblait deviner derrière la peau le câblage de son corps, la volupté inhumaine de ses réseaux, cet enchevêtrement de fils, de tuyaux, où le sang ne coulait plus. Comment savait-il ? Était-il assez animal pour avoir conservé l'instinct de ceux qui reconnaissent les leurs à l'odeur ? Car l'odeur du sang lui faisait défaut. Plus une seule goutte, plus une seule larme ne lui brouillait la vue, elle portait désormais un regard peut-être trop pénétrant sur le monde, mais sans regret pour les humains qu'elle avait laissés derrière...

06/05/XXXX

La Dame Blanche était désert à cette heure. Ana et Neva avaient pris place au fond de la salle. Neva tournait pensivement sa cuillère dans sa tasse de café.

« Comment ça c'est passé, ton entrevue avec... Comment déjà ?

- Laudarc ? mmh... Difficile...

- Comment ça, « *difficile* ? »

La vérité sur le karma d'Abel

- Eh bien, j'ai eu l'impression de me faire sonder, comme s'il lisait dans mes pensées, qu'il connaissait tout de moi. C'est quelqu'un de très étrange, en fait.
 - Intéressant... Toi qui trouves les humains toujours si prévisibles et décevants, celui-là va te donner du fil à retordre !
 - Ouais, on dirait ! En tous cas je trouve que son pseudo lui correspond tout à fait.
 - C'est à ce point-là ? Moi qui pensais que tu n'étais plus faite pour les histoires d'amour !
 - Tu te trompes, je veux dire, c'est pas de l'amour, il y a autre chose derrière tout ça, mais ce qui m'inquiète, c'est que je sens quelque chose de plus fort que l'amour...
 - Aïe ! T'es encore plus atteinte que je le pensais ! Ôte-moi d'un doute : ils n'auraient pas oublié de te remettre un cerveau à l'hôpital ? Parce que là...
- Ana ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase, elle se leva d'un bond et quitta la Dame Blanche, sans un regard vers son amie médusée.

Ana était rentrée chez elle précipitamment. Elle ne se souciait plus des sentiments des humains, elle, la machine qui ne voulait plus rien ressentir. A quoi bon essayer de communiquer à son ancienne amie ce qu'elle ressentait - elle ne pouvait même pas dire « au plus profond de sa chair » -. Elle se sentait si déprimée... l'évocation que Neva avait faite de l'opération en blaguant sur son manque de cervelle l'avait ramenée des années en arrière, alors qu'elle devait encore traverser les vallées brumeuses pour se rendre à son travail. Elle était toujours trop là, à l'époque, son corps ressentait tellement le froid, l'humidité des fins de nuit, la carcasse de la fourgonnette et le bruit assourdissant du moteur que la musique masquait à

La vérité sur le karma d'Abel

peine... C'était comme un rêve à présent, cette fille filant sur les routes désertes, elle la voyait de l'extérieur, l'évoquait comme une image dont elle aurait ressenti toutes les souffrances. Il lui semblait que la nuit régnait sur la vie, avant... Jusqu'à cet éclair éblouissant, ce feu qui lui avait brouillé la vue. Elle avait essayé de dompter sa peur à cet instant précis, cette peur qui provenait du choc qu'elle avait pressenti. La peur devenue trop puissante, elle s'était abandonnée, avait accepté de lâcher prise. Le choc était une démission, c'était abandonner la vie en acceptant la mort. Elle avait gardé la pression sur la pédale d'accélération pour aller à la rencontre des phares. Cela avait été un soulagement de se dire que tout était terminé. Le choc, la panique juste avant le choc. Puis plus rien. Game over.

07/05/XXXX

Ana alluma son ordinateur en espérant y trouver un message de Laudarc. Mais dans sa boîte aux lettres, seule Neva en avait laissé un : « Qu'est-ce qui t'arrive ? Aurais-je blessé ton amour-propre ? (eh oui, on en revient toujours à l'amour !). Tu sais, même les cyborgs ont le droit de tomber amoureux, il n'y a pas de honte à avoir... Je serai au Saturne ce soir vers 22 heures, si le coeur t'en dit. »

Décidément, les humains avaient un don pour remuer le couteau dans la plaie. Cela ne valait pas la peine de continuer à se morfondre, après tout, elle aussi avait autrefois agi ainsi, elle comprenait que l'on se laisse emporter par ses bas instincts, c'était si facile de jouer avec les faiblesses d'autrui. Va pour le Saturne. Peut-être Laudarc y sera-t-il ?

La vérité sur le karma d'Abel

Au Saturne

- Excuse-moi pour hier, je n'aurais pas dû évoquer l'opération...

Neva était juchée sur un tabouret, une bière à la main.

- Non, ce n'est rien, je ne devrais pas être si susceptible. Tu vois, on s'imagine toujours qu'avoir un corps non humain, donc plus résistant, doit régler tous les problèmes... Eh bien ce n'est absolument pas le cas. L'esprit veille à te rappeler à ta condition d'humain. Si on avait pu me demander mon avis avant l'opération, je ne sais vraiment pas si j'aurais accepté...

- Quoi ? Tu es en train de me dire que tu aurais préféré mourir ?

- Parfois, oui, je me dis que ça aurait mieux valu. Mais j'avais donné mon corps à la science, j'en paie les conséquences ! Moi qui pensais faire une bonne action en acceptant de distribuer mes organes à des gens qui, eux, s'accrochent à la vie, je me suis bien fait avoir. Ils ont profité de mon « absence » pour s'adonner à leurs expériences...

- Arrête un peu avec ça ! Ça ne sert à rien de te torturer, et puis d'ailleurs, je ne vois pas ce qui ne va pas... Tu as un corps du diable, pas besoin de travailler puisque tu participes à leur projet « un corps vers le futur ». Crois-moi, je donnerais beaucoup pour n'avoir qu'à me rendre deux fois par semaine à l'hôpital pour me soumettre à leurs examens, et être payée pour ça en plus !

- Ce dont tu ne te rends pas compte, c'est que je ne suis qu'un cobaye, une nouvelle espèce de rat de laboratoire. Je ne suis plus considérée comme un être à part entière, ils ne s'intéressent qu'à mon corps, ils ne se rendent même pas

La vérité sur le karma d'Abel

compte que je souffre d'être encore là après avoir accepté de mourir.

- Écoute, tu devrais essayer de retrouver ce pour quoi tu vivais, avant...

- Avant, je ne pensais pas à ce qui pouvait m'arriver dans l'avenir. C'était bien plus simple car je laissais le temps faire les choses, je n'avais pas cette impression d'avoir abouti à quelque chose d'immuable. Aujourd'hui je pourrais laisser ma vie aller son cours, et il ne se passerait rien. J'ai l'impression d'attendre la mort chaque jour et que chaque jour est le même, et que la mort seule parviendra à m'arracher à ce cycle infernal.

Neva se taisait. Sur la piste, quelques personnes se défoulaient. La musique n'avait rien de réconfortant, c'était une espèce de bouillie de guitares saturées mélangées à un rythme trop rapide, avec quelques hurlements pour couronner le tout. Inutile de s'attarder ici. Elles se dirigèrent vers la sortie, sans voir la silhouette noire dissimulée dans l'ombre qui semblait comme paralysée sur son siège. D'elle, on n'apercevait qu'un éclat de lumière qui reflétait les couleurs changeantes des spots, et qui provenait d'une bague ornée d'un diamant.

08/05/XXXX

À l'hôpital...

- Tout cela n'a plus aucun sens, docteur !

- Allons, allons, mademoiselle, vous avez eu une chance que le monde entier vous envierait, vous êtes l'aboutissement de siècles d'errance en matière de

La vérité sur le karma d'Abel

performances médicales, rendez-vous compte, si cette expérience réussit...

- Non, je ne suis pas une « expérience », justement, je suis toujours un être humain !

Ana se leva du siège et quitta le bureau en claquant la porte. Elle ne voulait pas craquer devant cet homme, elle n'aurait pas dû se rendre à l'hôpital, on la considérait comme une créature sortie du roman de Mary Shelley. Et puis il l'avait poussée à bout, bon dieu, se revendiquer comme un être humain, quelle idiote ! Tiens, ça lui rappelait le film où l'un des personnages disait qu'il n'était pas un numéro. Elle s'imagina déclamant devant la caméra « Je ne suis pas un monstre, je suis un être humain ! » du ton le plus désespéré... Ridicule.

Il était temps de mettre fin à tout cela.

09/05/XXXX

Je suis retournée voir la mer, cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas laissée emporter par les flots tumultueux. Pourtant, elle m'a semblée froide et distante, aucunement compatissante... Autrefois, quand j'assistais au spectacle d'une tempête, je ressentais comme un réconfort d'être ainsi malmenée par les éléments, comme si la mer et moi nous étions comprises et que les vagues répondaient à mes angoisses, c'était une sorte de catharsis : la tempête me permettait de me vider de la violence que je contenais à l'intérieur de mon corps. Mais aujourd'hui, plus de communion avec les éléments. Je dois me battre seule contre mes instincts violents, sinon je sens que je vais devenir le monstre pour lequel on voudrait me faire passer... Dracula contre Frankenstein, quelle ironie !

La vérité sur le karma d'Abel

Le même jour, plus tard...

Il m'est arrivé quelque chose de totalement inattendu ! Installée au coin du feu dans l'auberge, j'essayais de mettre de l'ordre dans le chaos de mes pensées, quand j'ai senti sur moi un regard insistant. Laudarc était là ! Juste derrière moi, attablé, seul, devant une carafe de vin... Il semblait m'observer et attendre que je me retourne, sans la moindre intention de venir vers moi. Du coup, je me suis levée et lui ai demandé s'il voulait bien m'offrir un verre. Il a eu un sourire que j'ai encore du mal à décrypter, un mélange de satisfaction et de cruauté. Nous avons très peu parlé, je crois qu'il avait comme moi un désir au corps que, cette fois, il n'a pas refoulé. Nous sommes montés dans sa chambre, et... Je m'en veux d'avoir tant bu, ce vin a dû effacer mes souvenirs. Tout ce qu'il me reste de cette soirée est un goût indéfinissable de quelque chose de vital, comme si Laudarc m'avait donné ce qu'il me manquait depuis longtemps : le goût de la vie.

II - 06/05/XXXX

Quelque part au coeur de la ville nouvelle d'Eta Carina...

A l'heure où les araignées tissent leur toile, je bois le sang des animaux de boucherie. L'abattoir jouxte ma maison, et chaque soir le veilleur de nuit me procure ma dose. C'est un accord que nous avons passé il y a bien longtemps, alors que, jeune employé, je l'avais effrayé en me coiffant d'une tête de bœuf qui dégouttait de sang. Il avait hurlé de terreur et, au moment où il sortait son flingue, je m'étais découvert. Partant d'un rire démoniaque pour lui faire

La vérité sur le karma d'Abel

prendre conscience du ridicule de sa position, je l'avais saisi aux épaules et plaqué contre le mur. « Que me voulez-vous ? », avait-il bredouillé. Ne le lâchant pas, je lui avais exposé ce que j'attendais de lui : discrétion et soumission... Il lui suffisait de me fournir du sang, en échange de quoi je promettais de ne jamais plus toucher à un seul de ses cheveux. Lui ne devait parler à personne de ce petit manège, sinon...

J'avais eu de la chance, car il était suffisamment jeune et impressionnable pour que je puisse me fier totalement à lui. Ainsi, quand les victimes se faisaient rares, j'étais assuré de trouver ma pitance tous les soirs.

De l'abattoir, je rapporte parfois des trophées que j'expose dans ma demeure. J'ai confectionné un bougeoir à l'aide d'un crâne de mouton. La lumière lui sort des yeux, c'est une lueur douloureuse, le silence qui s'instaure autour de ce regard impose le respect. Je peux ressentir l'angoisse qui fut la sienne et qui alla croissant entre le moment où on l'avait poussé dans le camion qui devait le mener à l'abattoir et celui où il avait senti la vie le quitter. Sous la peau, dans les os, le chaos... Parfois, baisser la tête m'est douloureux, cela signifie abandonner le combat, courber l'échine et attendre que le couperet tombe. J'ai l'instinct des animaux, toujours aux aguets, prêt à bondir... Cette nuit, je n'ai trouvé qu'une nourriture pauvre pour apaiser ma faim. Je me sens pourtant revivre, plus vigoureux qu'en ces temps fastes où l'on pouvait tuer sans vergogne. La chair, son odeur, sa souplesse, sa chaleur m'enivrent. Quant à cet être, jamais je n'aurais envisagé qu'un humain puisse m'attirer autant. Qu'a-t-elle donc de si profondément touchant ? Pourquoi ne lui ai-je pas déchiré le cou depuis le début ? Quelque chose me retient, je sens

La vérité sur le karma d'Abel

confusément que le sang qui coule dans ses veines a un autre goût, une autre saveur que tout ce qui m'a nourri jusqu'à présent. Je sens que, comme moi, elle est plus esprit que matière, moins humaine que tous ceux que j'ai croisés au cours des siècles. Quelle est donc cette nouvelle forme d'humanité qui mêle sensualité et cruauté ? Celle qui ne devait être qu'une nouvelle proie se révèle un objet d'étude extrêmement intéressant... Je me sens revivre les premiers printemps où l'homme s'éveille de son sommeil d'enfant... Et si je redevais humain ? Et si cet être avait la capacité de me faire éprouver des sentiments ? Bon sang, je suis en train de m'attendrir sur une créature qui n'en vaut probablement pas la peine... J'aurais dû lui régler son sort dès le premier jour, il me faut m'en débarrasser d'une manière ou d'une autre. Pour cela, je dois tout d'abord découvrir qui elle est en réalité, percer le secret qui la rend si attirante et l'anéantir enfin. Les humains ne valent pas la peine que l'on s'attarde sur eux, et j'ai déjà perdu assez de temps avec celle-ci.

Dans la nuit du 06 au 07/05

J'aime la lueur de l'écran qui brille dans la nuit, elle berce la pièce d'une grisaille dans laquelle tout semble se concentrer, on dirait un de ces trous noirs qui hantent l'espace et aspirent toute la lumière. Je viens de faire une découverte intéressante grâce aux fichiers de l'hôpital d'Eta Carina dans lesquels j'ai pu pénétrer (il faut bien s'adapter aux temps nouveaux, d'après la Commission de Lutte contre les Hackers, je suis parmi les plus redoutés). Les humains sont décidément incorrigibles ! Ils voudraient avoir un corps à l'épreuve du temps, privilège réservé, comme chacun sait, aux vampires. Voilà qu'ils se sont mis

La vérité sur le karma d'Abel

en tête de renouveler leurs organes quand ils sont défectueux. A l'aide d'incubateurs, de clonages et de transplantations d'organes artificiels, ils tentent de défier le temps. Cette fille est issue de cette nouvelle technologie. Elle a eu un accident qui ne lui a laissé que le cerveau intact : tout le reste était écrabouillé sous la tôle... Elle a donc été la première humaine à bénéficier d'un corps entièrement recomposé à partir de pièces détachées. Tout cela serait extrêmement banal si, comme d'habitude, on lui avait transplanté des organes provenant d'humains (ceux des pays pauvres, par exemple, sont une source inépuisable pour les pays riches en manque), ou encore de porcs transgéniques. Mais cette fois, le corps étant à recréer entièrement, ils ont tenté le tout pour le tout : un corps entièrement artificiel qui, du coup, peut se passer de sang... (cette expérience a été effectuée dans le plus grand secret, histoire de ne pas défrayer la chronique si jamais elle venait à mourir). Finalement, elle n'est rien de plus qu'un assemblage d'ustensiles, voilà pourquoi je ne pouvais la consommer. Quelle ironie que je sois tombé sur le seul être humain dont le corps pourrait égaler le mien !

08/05/XXXX

Ville nouvelle d'Eta Carina

Que de précautions inutiles pour garder secrète cette nouvelle expérience ! « Un corps vers le futur », ne rien dévoiler si elle venait à mourir ? Patience...

Je vais aller au-delà des recherches des scientifiques : ils ont tenté de redonner vie à un corps organique en remplaçant les organes par des matériaux artificiels. Moi, je vais tenter le contraire : rendre la mort à ce corps

La vérité sur le karma d'Abel

artificiel en lui insufflant le goût de la vie organique, le goût du sang... Je ne sais si celui-ci va enrayer les rouages ou bien rouiller toute cette ferraille dont son corps est fait, mais une chose est sûre : elle ne survivra pas. D'ailleurs, d'après la conversation que mes sens aiguisés m'ont permis d'intercepter, la mort sera la bienvenue, chère Ana, les trois lettres qui forment ton nom s'effaceront si facilement, personne n'entendra parler de ton expérience avortée, tu ne représenteras qu'un échec pour la science humaine, un de plus. Pauvres idiots, pantins dérisoires, jamais vous ne parviendrez à combattre la mort. Le cadavre d'Ana ne vous sera plus d'aucune utilité dans votre vaine quête d'immortalité. Moi seul la possède ! Ses organes sont moins nombreux mais plus rapides que ceux d'un corps humain. Les besoins que celui-ci a, elle ne les a pas. Étrange créature qui, comme moi, est parvenue à un état de vie dénué de besoins vitaux. Qu'est-ce qui pourrait la détruire ? Il me faudra court-circuiter ses réseaux, simple opération mécanique...

Épilogue - 11/05/XXXX

À l'hôpital...

- C'est absolument incroyable ! Il faut immédiatement faire part au monde entier de la réussite de notre expérience...
- Une réussite ? Vous voulez dire un chef-d'œuvre ! Nous avons permis à un corps humain de se régénérer à l'aide d'organes artificiels, cela dépasse l'entendement !
- Certes, d'ailleurs nous allons devoir faire des examens approfondis pour en savoir plus, comment le sang peut-il à nouveau circuler dans un organisme qui était programmé

La vérité sur le karma d'Abel

pour fonctionner sans la substance vitale commune à tous les êtres humains ?

- Les examens nous apprendront certainement le secret de notre succès... En attendant, convoquez la presse, nous allons montrer au monde entier ce dont la médecine est capable. Appelez mademoiselle Vilpardieu, elle est en salle d'attente... Et sortez-moi son dossier, nous exhiberons les photos de l'accident !

- Sans compter que des millions de personnes vont pouvoir profiter de notre découverte spectaculaire, mes amis, l'humanité est en route pour l'immortalité !

12/05/XXXX

« Un deuxième cadavre a été découvert non loin de l'endroit où le corps du petit de 11 ans avait été trouvé. Il s'agit d'un homme âgé dont le corps semble s'être vidé de son sang... L'homme pourrait être le meurtrier du jeune garçon. Selon le rapport d'enquête, il se serait donné la mort après avoir égorgé sa victime. Afin de procéder à l'identification du corps, la police recherche toute personne pouvant fournir des renseignements sur cet individu, qui portait au doigt une bague ornée d'un diamant d'une valeur inestimable. »

Ana éteignit la radio. Ces histoires sordides ne la révoltaient plus, elle se sentait si bien depuis sa deuxième entrevue avec Laudarc, si détachée de tout... La seule chose qui la tourmentait était de ne pas avoir de ses nouvelles, et puis ces pertes de mémoire quand elle sortait la nuit, mais finalement, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La vérité sur le karma d'Abel

MORIBONDE

Malade de mes mots d'amour,
de mes mots tremblants de vie
Malade de ces murs blancs
auxquels se heurte mon esprit
Malade si souvent, malade trop longtemps
Malade des nuages qui asphyxient le monde
Malade du temps qui passe, qui laisse trop de traces
Malade de l'espace, vaste, beaucoup trop vaste
Malade de ce cri qui ne veut pas mourir
Malade de n'être rien, qu'une tumeur énorme
Malade au plus profond du corps
Ce cercueil de bois mort
Malade du désespoir qui me tord et me ronge
Malade de cette âme noire, gangrène de l'existence
Malade d'être la mort, sans repos, sans répit
Malade et sans remède, sans médecin, sans miracle

III. Mourir, une fois de plus

La vérité sur le karma d'Abel

CÉLÉBRATION

Prends,
Je t'offre
Les fleurs fanées
De tes vingt ans

Regarde,
Ne vois-tu pas s'enfuir
La beauté surannée
De tes rêves d'enfant ?

Écoute,
Entends-tu te détruire
Lentement t'emporter
La douce valse du temps ?

Cherche,
Jamais tu ne trouveras
L'amour stigmatisé
Des bourreaux triomphants

Sois,
Pour t'en aller un jour
Vers la seule liberté
De la mort qui t'attend.

EN ATTENDANT LA MORT

J'ai le cœur lourd. Les gens me pèsent. La tête pleine d'une énergie haineuse que je ne sais exorciser qu'en me frappant le crâne à coups de marteau, je rampe sans trouver d'issue à ma folie. Un trou dans le sol ? Il faut que je le creuse : les ongles s'écaillent les uns après les autres, bientôt je n'ai plus de doigt, plus de main, plus de bras... De la langue, je lèche les plaies : enfin une fin aux veines ! Je sais qu'à partir de maintenant, il me faudra détester plus encore les hommes, car ils seront tentés de me prendre en pitié. Je resterai dans ma cage et ne me laisserai ni approcher, ni même regarder : il leur faudrait des ailes pour m'atteindre. Les oiseaux, je leur briserai les pattes, afin qu'il ne leur vienne plus l'envie de marcher aussi bas que moi. Le sol que je foule est mon seul allié -si dur, si pur- c'est dans la fange et les herbes molles que je trouve la force d'exister : ma haine a de l'amour à revendre à la terre. Sur elle, il n'y a plus qu'un seul être qui me soit cher. Pour lui, j'ouvre des bras de géant sur la nuit. C'est un être de pierre que j'étreins et qui m'écorche de son épiderme rugueux. Pour lui, je me suis inventé des membres plus forts, qui repousseraient toute la horde d'humains que le meilleur bataillon armé ne saurait contenir. C'est là la force de l'amour pour l'être de pierre, de la haine pour tout ce qui se dit être humain. J'ai élevé un monument à mon âme brisée, c'est un nouveau prétexte pour rester en vie, un nouveau mensonge pour permettre à la souffrance de se nourrir de mon être, incapable de mourir. Et pourtant, chaque jour que je vis, j'ai l'impression d'en mourir, et j'ai mal. Je retourne à la souffrance, vidée d'espoir. J'apprends chaque jour combien le désespoir peut se faire plus profond, plus fort. Je ne sais plus faire face à la douleur,

La vérité sur le karma d'Abel

elle me prend tout mon être, elle qui a déjà emporté tant de désespérés. Il ne me reste que le froid pour aimer, rien que le vide à embrasser, rien que la mort à espérer. Je ne sais que souffrir, et la mort attend, patiemment, que je sois prête à me donner. Le vide reprend ses droits. Il y aura tant de pages blanches, tant de mots restés vides, tant d'instantanés passés à être là et à ne plus rien savoir, à ne plus rien vouloir, à n'être plus rien que l'attente, en vain, le désespoir, plus fort, la souffrance, toujours, et la mort qui attend...

La vérité sur le karma d'Abel

ENTRE TERRE ET CIEL

J'ai trop de mots dans le cœur, trop de silences à l'extérieur
Désir de solitude, là où les sentiments ne s'altèrent plus
A force de larmes je me suis asséché l'âme

Les sens aux aguets, toujours tendus vers l'intérieur
Peuplé de monstres gris, de fantômes et d'ailleurs

Rêves d'un monde inerte, de néant, de torpeur
Tremblant sans le savoir, je leur montre ma peur

Ne plus voir le soleil, m'enfermer, quelque part,
Entre terre et ciel
Désir plus fort, au plus profond de l'être,
Désir de mort.

JE NE SUIS LÀ POUR PERSONNE

J'ai quitté Paris avec dans le cœur une angoisse qui ne me quitte plus depuis. Je n'aime pas les voyages. À chaque fois j'ai l'impression de perdre pied, comme si je donnais ma vie en pâture au destin, comme une valise que l'on dépose à la gare sans donner le pays de destination : « Tenez, je vous la laisse, faites-en ce que vous voulez ». J'ai laissé ma vie là-bas.

Ce soir, comme bien souvent, il m'est insupportable d'exister, d'être là et de n'être que lassitude, pire encore : abandon. Me voici enchaîné à cette succession de jours et de nuits. Je ne ressens plus rien. Si j'ai froid je peux essayer de me réchauffer, mais le froid est en moi. Depuis des jours, je ne dors plus. J'ai peur des monstres qui sont en moi. Ils me maintiennent en vie et ça me fait mal. Porter la vie, être la vie, je ne connais pas de plus lourd fardeau. Car enfin à force d'être enfermé dans la boîte crânienne l'on finit par tourner en rond et alors, alors...

Hélas ! J'aimerais que tout ceci ne soit que fiction, mais il y a toujours quelqu'un pour te rappeler que tu existes, que tu fais partie de la création, que tu es un élément de l'univers.

Les monstres sont venus, je n'ai pas pu les retenir. J'ai dû hurler pour les sortir de moi, ça faisait si mal... Si seulement ils pouvaient s'échapper de moi sans me faire souffrir, peut-être l'existence serait-elle supportable. Mais à force de crier, de hurler, de pleurer, de me déchirer les poumons à force de souffrance, ça me fait mal au cœur.

Je ne suis pas malade. Ce sont les hommes qui renient la destruction, là où ils devraient prendre conscience que la destruction est en eux. En refusant de la sentir, en refusant toute expérience extrême, ils refusent la vie. Je ne sens la

La vérité sur le karma d'Abel

vie qu'aux limites du désespoir, c'est là qu'elle remue en moi, qu'elle jaillit hors de moi. Je sais que les monstres sont là. Je les oublie parfois, mais quand je les sens en moi, il me vient comme une lueur de désespoir qui me pousse en avant, me force à combattre. Sans lui tout est trop facile, trop atone. Je ne suis fait que de ce désespoir.

Pourquoi ne pas en finir tout de suite avec ce voyage, partir encore, encore plus loin, jusqu'à ce que la fuite me devienne, elle aussi, d'une platitude mortelle ? Je voyage bien plus loin en moi, seul avec ma cigarette, ma bouteille, mon sac de colle ou ma petite barrette. Personne pour m'accompagner dans les étoiles, sur les nuages tendres et doux de l'inconscience. C'est sans doute la solitude qui va me permettre de crever, une seringue dans le bras. Le suicide est la seule création, la mort est la seule réalisation sur terre parce qu'elle appelle la vie, qui n'est elle-même que la consommation des forces créées par la mort. C'est la mort qui nous permet la vie. Sans elle, nous ne serions pas. Laissons-lui le droit de décider de nos êtres.

Il semble que jamais je ne terminerai mon voyage. Je n'aurais peut-être jamais dû partir, car je crains de n'arriver jamais à destination. Je me suis arrêté à chaque station pour voir si cela changeait quelque chose, mais nulle part, je dis bien nulle part, je n'ai vu autre chose que ce « tous les jours » désolant où l'on ne ressent rien de poignant, où rien ne vous déchire le cœur, où aucune passion ne fait chavirer la barque dans les remous et les profondeurs... Platitude, vaine platitude... Peut-être n'aurais-je pas dû tenir compte des frontières, puisque les hommes sont tous les mêmes, partout êtres sociaux, qui, paradoxalement, ne savent pas être. Quelles que soient leur langue, leurs coutumes, leurs croyances, partout les mêmes pensées, les

La vérité sur le karma d'Abel

mêmes idéaux, les mêmes vies, les mêmes esprits, les mêmes tueries...

Moi qui voulais dormir sous les étoiles, j'ai eu pour abri une maison aux fenêtres closes. J'ai voulu la pierre, mais c'est de la terre qui s'est effritée sous mes pas. J'ai voulu le sang, mais mes blessures ont guéri. J'ai voulu le présent, je l'ai trouvé, mais il a la couleur terne du passé. C'est l'éternité qu'il me faut, mais pour cela, aucun voyage ne vaut la peine d'être entrepris s'il n'est pas intérieur. Tout autre voyage n'est que désillusion et déception. Je suis passé, me suis arrêté sans rien ressentir. J'ai gardé les yeux ouverts et j'ai entendu les cris des morts, mais ils ne résonnent pas à mes oreilles dans les ténèbres de la nuit. Je suis l'indifférent, surnommé le « mort-vivant »... Sans cesse errant, cherchant la vie plus dense, je vis avec la mort chaque jour pour réveiller mes sens.

« Les hommes oublient. Ils oublient la peur, la terreur, ils s'habituent à tout, ils veulent vivre ! C'est tout simple ! Ils oublient aussi le merveilleux, ils oublient même ce qui est extraordinaire plus vite que ce qui est ordinaire. Voyez-vous, monsieur, à la fin de toute vie, il y a la mort. Nous le savons tous. Et qui y pense ? »¹

Qui y pense ? Moi.

Autrefois, j'observais les gens qui avaient été touchés par la mort. Quand on annonçait la mort de quelqu'un, j'allais voir les proches du défunt, parce que je pensais que l'on devait être complètement transformé après un tel événement. Combien mes regards ont dû blesser ces personnes en deuil, avec quelle insistance je les fixais, les fouillais du regard ! Et qu'ai-je donc trouvé ? Des yeux rougis, des visages ravagés, bouffis de larmes, si peu face à ce que je cherchais, ce que j'espérais... La mort ne

¹ Joseph Roth, *Tarabas, un hôte sur cette terre*

La vérité sur le karma d'Abel

change pas les hommes, elle les touche, les déchire tout au plus, mais jamais je n'ai lu sur ces visages cette transformation surnaturelle que j'attendais. Le jour où, à mon tour, j'ai perdu un proche, j'ai compris ma déception d'alors. La perte d'un être cher ne permet pas de se rapprocher de la mort, on se retrouve si désesparé face à ce corps inerte, subitement privé de vie...

La mort emporte son secret dans la tombe, c'est pour cette raison que la curiosité me ronge d'autant plus aujourd'hui qu'en ce temps où je cherchais la trace d'une quelconque révélation sur ces visages meurtris. Où l'énergie des êtres s'en va-t-elle au moment fatidique, à l'instant précis où ils s'abandonnent enfin, où ils se jettent dans le vide ?

Je vais tendre le fil de la vie jusqu'à m'écarteler. Si je parviens à le tendre assez peut-être finira-t-il par casser ? Tel Tarabas, je veux expier, non pas mes fautes ni le mal que je fais, mais expier la vie, expier l'être, pour trouver encore plus profondément ancrée dans le cœur la vie palpitante, la vraie vie des pénitents qui cherchent sans cesse et jamais ne se lassent de cette quête ; car c'est elle qui renouvelle l'énergie. Je veux vivre la vie jusqu'à en voir les os, le squelette, avoir la vie à fleur de peau, et prendre chaque jour un nouveau départ.

Parfois mon cerveau semble engourdi, comme baigné dans du chloroforme. Ma tête tombe d'étourdissement et mes yeux s'agrandissent en un effort qui tire sur la peau pour que les paupières ne s'affaissent pas sur les globes oculaires. C'est presque une perte de conscience, un éloignement du monde et une isolation totale sous le crâne, on se retire, on replie ses antennes, on se recroqueville comme pour un long hiver... Alors je lutte pour que ma vue ne se trouble pas, pour que mon corps ne

La vérité sur le karma d'Abel

s'affaisse pas sur la table, mais mon livre reste ouvert, toujours à la même page, des heures durant...

Pourtant la mer est là où je suis arrivé ce soir et ce murmure (Thalata ! Thalata !), c'est avec lui que je m'envole, on me parle, on m'appelle, je ne sais plus répondre, mon corps est là, je suis parti, c'est Thalata, c'est elle qui m'a pris... Adieu donc, je suis incurable, ne cherchez pas de remède à ce mal qui n'en est pas un, c'est votre santé débile qui est malade de ses soins. Désormais, je ne suis là pour personne, je pars en voyage vers une contrée que je dois explorer : celle de mon esprit. Inutile de frapper, personne ne vous répondra.

15/09/99 - *L'Ouest*

LE CORPS D'UN HOMME RETROUVÉ SUR LA PLAGE

Le petit port de pêche s'est réveillé hier matin dans un grand émoi : un homme qui n'a pu être identifié en raison de son séjour dans l'eau a été retrouvé par un pêcheur qui a prévenu les gendarmes du village. Aucune disparition n'ayant été signalée dans la région, un appel est lancé à toute personne susceptible de transmettre des informations au sujet du défunt. Prière de contacter la gendarmerie.

13/09/99 - *Le Quotidien*

UN PATIENT S'ÉCHAPPE DE L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE

Mardi dernier, les responsables de l'hôpital X à Paris nous signalaient la disparition d'un de leurs patients à l'heure de

La vérité sur le karma d'Abel

midi. D'après les médecins qui ont eu à le soigner, cet homme d'une quarantaine d'années est atteint de délire suicidaire et meurtrier. Un avis de recherche a été lancé sur tout le territoire.

25/03/95 - Archives de l'hôpital X à Paris.

DRAME EN ALLEMAGNE : UN FORCENÉ TUE UN
HOMME A COUPS DE HÂCHE

Les faits remontent à vendredi soir à Hambourg, un homme qui s'était arrêté pour boire une bière dans un bar du port a fait une étrange rencontre : Un Français, dont l'identité n'a pas été révélée, lui a payé un verre avant de l'entraîner dans l'arrière-cour, où le malheureux a été tué à coups de hache. D'après les témoins présents dans le bar le soir du drame, l'individu tenait des propos incohérents sur la mort et s'est présenté au barman comme l'Ankou, personnage qui, dans les légendes bretonnes, représente la mort. L'homme n'a pas tenté de fuir quand les policiers l'ont interpellé. Il a été remis aux autorités françaises et sera interné dans un hôpital psychiatrique.

lettre de madame X à sa soeur

Le 08 Décembre 1969

Chère Juliette,

Ce que j'ai à t'écrire n'est pas très réjouissant. Tu connais l'état de santé de Maxime, il ne va pas fort ces derniers temps à cause de son coeur, et le médecin lui a conseillé un repos dans le calme absolu. Voilà qu'hier notre petit dernier s'est mis en tête de jouer au gendarme avec l'arme que Maxime avait cachée dans son bureau, et qu'il a

La vérité sur le karma d'Abel

menacé de tuer son père ! Cela lui a valu une nouvelle attaque car il a bien cru qu'il allait y passer, et le revoilà à l'hôpital. J'ai essayé de raisonner le petit, mais il ne semble pas s'être rendu compte de ce qu'il avait fait. Quand je pense à ma pauvre mère qui nous a quittés l'année dernière, je me dis que l'existence est bien injuste. Elle, en pleine santé à 73 ans, qui tombe de l'échelle et se fracasse le crâne, et nous qui n'étions pas là pour la secourir, tiens, il n'y avait que le petit à la maison, décidément, il en aura connu des drames, ce gosse... Et maintenant mon pauvre mari, dans la force de l'âge, qui est malade du coeur... Ma chère Juliette, j'aimerais tant que tu sois là pour me reconforter !

J'attends de tes nouvelles.

Bien à toi,

Marianne

PS : une autre mauvaise nouvelle : Le petit veau qui n'avait que deux semaines a été tué, on n'a pas retrouvé celui qui a fait ça, mais c'était horrible à voir, du sang partout, tellement que la police a dit que s'ils retrouvaient le coupable, ils le feraient interner chez les fous. J'ai vraiment l'impression de vivre un cauchemar.

22 Décembre 69 - *Avis de décès*

Madame Juliette X, chargée de surveiller son neveu âgé de huit ans, a succombé à une chute de deux mètres du troisième étage de la maison de sa soeur. Seule à la maison avec le petit, Madame X n'a pu appeler à l'aide. C'est sa soeur qui l'a trouvée, en rentrant de l'hôpital où elle rendait visite à son mari. Madame X n'a pu être ranimée. Elle est décédée dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital.

La vérité sur le karma d'Abel

L'enfant, lui, a disparu. Sa mère pense qu'il a pu se perdre dans les bois en voulant aller chercher de l'aide. Une battue a été organisée, mais les recherches sont restées infructueuses.

06/05/82 - À la Une

LA CITÉ UNIVERSITAIRE SOUS LE CHOC : TROIS
SUICIDES EN UNE SEMAINE

C'est un véritable drame qui se joue parmi les étudiants depuis quelques jours : lundi, un jeune se donne la mort en sautant du troisième étage de sa chambre. Mercredi, un de ses camarades absorbe une forte dose de somnifères et d'alcool, les médecins sont arrivés trop tard pour le ramener à la vie. Samedi, un troisième étudiant se tire une balle dans la tête... La cité est en deuil, et l'opinion se demande si la pression exercée sur les jeunes en période d'examens n'est pas trop forte. Des psychologues sont à la disposition des étudiants pour les aider à surmonter ce choc.

Inscrit en lettres rouges sur la porte de la chambre d'un étudiant à la cité universitaire :

JE NE SUIS LÀ POUR PERSONNE

LA MORT EN JUIN

Un été de ténèbres, encore, se préparait au ciel où le soleil aiguisait ses rayons tranchants. Au creux du ventre palpitait une vie : je l'ai détestée alors pour me donner l'hiver une seconde fois. Il me fallait en finir une fois pour toutes avec elle. Je les ai laissés me déchirer le ventre, tu es sorti sans bruit, sans heurt, juste le sang et l'immense désir d'avoir pu en finir, moi aussi, avant même de savoir crier.

Chair, tendre et disparue, je connais les cris de douleur des âmes perdues : ce sont les cris de joie des enfants avortés. Toi à qui je n'ai su donner que la mort, sauras-tu à ton tour me prendre la vie ? Sur ta stèle de marbre je n'ai rien inscrit : je n'ai de mots que pour la douleur ; toi, tu étais la vie. Petit être de ténèbres, mon amour, mon enfer, désormais nous célébrerons la mort en juin.

LE DERNIER MÉTRO

Je me suis placée face au tunnel béant qui était comme une ouverture sur le monde obscur et douloureux de l'âme, un souffle chaud me balayait le visage. Hier, quelqu'un que je ne connaissais pas avait sauté. Je n'avais rien pu voir de ce suicide, et je ne cessais d'imaginer le corps jeté sur les rails, disloqué par la machine dans un affreux grincement de freins. Les membres avaient-ils été projetés dans toutes les directions, le sang avait-il éclaboussé les wagons, ou même les voyageurs qui attendaient sur le quai ? Je savais qu'il aurait été indécent d'accourir sur les lieux dans le seul but d'assister au spectacle de la mort, cependant mon esprit était, aujourd'hui encore, hanté d'images sanglantes – un bras, déchiré au niveau de l'épaule, se dressait vers la rame, la main ouverte semblant appeler une main secourable pour la hisser sur le quai, à l'abri des voies de circulation. La tête était restée coincée sous la voiture du conducteur, les traits en étaient méconnaissables : traîné sur plusieurs mètres, le visage avait été râpé contre le rail et ne constituait plus, à proprement parler, une face humaine. Pour le reste, je ne parvenais à former aucune image distincte, mon esprit se bornait à éclabousser toute la station de sang et à distribuer des lambeaux de chair ça et là, au gré de sa fantaisie.

Depuis le moment où le trafic avait été interrompu en raison « d'accident grave de voyageur » (tout le monde savait, sans vouloir le formuler, ce que cela signifiait) et où nous étions restés bloqués à quelques encablures du drame, j'étais obsédée par le souvenir de ce que je n'avais pas vu, par cet instant où une vie avait basculé si facilement, où la mort avait été révélée à un être que, par cette révélation, je sentais confusément et jalousement

La vérité sur le karma d'Abel

proche de moi. Je n'aurais pas aimé connaître cette personne – peu m'importaient les raisons de son acte – c'était à l'instant précis où elle avait franchi le pas décisif que j'aurais voulu voir l'expression de son visage : angoisse, désespoir ou haine ? ou bien le masque de la mort l'avait-il déjà figé dans cette paix fade et blanche qui semble prendre possession des corps à l'heure du trépas ?

La nuit qui avait succédé à l'accident, mes rêves avaient rejoué la scène des centaines de fois, sans pourtant la restituer dans sa totalité. C'était comme si j'avais été présente à ce moment-là, mais que j'avais fermé les yeux là où j'aurais voulu voir. Je me représentais les voyageurs, j'entendais le bruit du convoi, dont les lumières se profilaient au loin, et qui devenait de plus en plus assourdissant jusqu'à ce que la rame s'engouffre dans la station. À ce moment, une personne que je ne distinguais pas nettement s'approchait de l'espace vide. L'instant d'après, elle avait disparu, la lourde masse du métro l'avait dérobée à ma vue ; il y avait une brèche dans le temps, comme si le lien entre le suicidé et la machine s'était rompu : j'avais manqué ce qui m'était permis pour la première fois dans ma vie – et peut-être pour la dernière avant ma propre mort – et que je désirais ardemment connaître : assister à l'expérience du passage de la vie à la mort.

La suite du rêve reconstituait la gare après l'accident – je me voyais, une main appuyée au mur, le corps recourbé dans un spasme que le choc avait provoqué en moi. Des gens criaient, d'autres pleuraient, le corps secoué de sanglots qu'ils ne pouvaient contenir. Il s'ensuivait une confusion de gens, employés et voyageurs, qui semblaient vouloir se mettre en mouvement à tout prix, maintenant que tout était terminé. Peut-être voulaient-ils s'assurer, en

La vérité sur le karma d'Abel

se mouvant ainsi, que leur corps était intact et que leurs membres fonctionnaient toujours. Pour ma part je ne quittai pas le mur, car j'avais le sentiment que la gare allait s'effondrer si ma main relâchait sa pression.

Le rêve s'achevait ainsi, pour revenir à l'instant où je descendais les marches en direction du quai. À mon réveil ce matin, je m'étais sentie frustrée de n'avoir pas connu l'instant de cette libération du corps et de l'esprit, de l'abandon total à la mort. Je savais que je ne pourrais plus vivre dans l'ignorance, et je me suis dirigée vers la station la plus proche.

J'entends le bruit fracassant des wagons qui se rapprochent, les lumières deviennent presque aveuglantes. Je ferme les yeux. Je ne connaîtrai jamais l'expression qui s'est peinte sur mon visage, celle que vous lirez, peut-être, sur le visage des suicidés à l'instant où ils accueillent la mort.

Feuillelet retrouvé sur un banc à la station « Filles du Calvaire », au moment d'une interruption du trafic en raison d'un « accident grave de voyageur », selon le message diffusé à ce moment-là dans le haut-parleur.

LE MOBILE DU CRIME

La ville avilit tout. Elle n'engendre rien qui ne soit destruction. La ville, c'est le mobile du crime.

Je rêve de champs lourds sous le soleil, de l'odeur du foin dans mes cheveux, de la sueur du travail bien accompli, de la satisfaction de soigner, de nourrir, de se donner pour rien, et d'aimer la vie à pleines mains.

Bruit, gens sur la route, trop de béton dans les cœurs, trop de pauvreté d'âme pour tout ce que l'on achète dans les magasins, la vie nous dépasse mais ne va au-delà de rien, engrenage trop mal huilé qui se mord la queue à chaque tour de manivelle.

Je rêve de cœurs lourds dans les champs, comme des grappes de raisin bien mûres, prêtes pour la récolte, mais les sirènes retentissent à l'appel d'un mourant, d'un malade, d'un enfant écrasé sur la route - plus de chemins de terre, plus de boue sur mes chaussures, rien que la poussière du plâtre à la blancheur de l'aspirine, et le cerveau se nourrit de cette analogie pour crier à nouveau sa douleur, mais l'aspirine n'apaise pas, il en faudrait une montagne pour que l'araignée de la civilisation lâche sa proie.

Je m'endors à nouveau dans cette turbulence vaine où les oiseaux des villes n'osent plus se poser, par peur de se brûler les pattes, non plus les ailes. Il est si loin le temps où ils allaient voler le feu des dieux; aujourd'hui les dieux sont descendus de leurs piédestaux, nul besoin de lever les mains au ciel, agenouillons-nous simplement pour baiser le sol crasseux.

Seringues, poudres, breuvages... Je n'ai pas le choix, il me les faut pour partir. (dans la baignoire, après avoir vidé toutes les boîtes de somnifères des pharmacies de la rue Marx Dormoy, je m'endors et me noie, avec des

La vérité sur le karma d'Abel

soubresauts du corps à l'instant fatidique, mais je rejette l'air et accueille l'eau dans mes poumons. Retour à la source). Je sais qu'il va arriver en soupirant, en soufflant, qu'il frappera à la porte, me maudira de n'être pas là, soupirera plus fort que la vie est dure - si dure que l'on voudrait mourir, n'est ce pas ?

SILENCE RADIO

J'ai dansé, vingt-six années durant, dans une pièce sombre, sur une musique sans rythme, sans notes, sans mélodie... Danse frénétique, irréfléchie, à aiguiser les sens pour oublier les sons. Agitation d'épileptique. J'ai perdu la mémoire, ou plutôt : elle ne s'est pas construite. Quels souvenirs garder de cette transe malade, irraisonnée, déraisonnable ? J'ai tourné, des jours durant, comme un fou... J'entendais des voix, je leur répondais, sans comprendre, aveuglé dans cette pièce mal éclairée. Il n'y avait pas de porte, j'étais emmuré, et les deux petites lucarnes ne laissaient pas passer la lumière. Je voyais des gens tourner autour de moi, mais eux semblaient connaître les pas de cette danse sans joie, et en comprendre les paroles. J'avais beau essayer de former des phrases : personne ne les comprenait. Dans cette pièce trop étroite, les murs me renvoyaient l'écho de ma voix. J'ai fini par me heurter aux parois, avec beaucoup de douceur et de pitié pour moi-même, puis jusqu'à me faire mal, sans trop savoir pourquoi. J'ai éprouvé les contours de cette pièce ; j'y mène une existence solitaire. Personne n'y est jamais entré, elle est trop petite, on y étouffe, il ne fait pas bon y vivre, et je ne sais si j'y resterai longtemps encore.

Dans cette petite pièce que forme mon esprit, il n'y a pas de porte, pas de sortie. C'est mon empire, mon royaume, je règne en maître sur mes ténèbres, personne n'y entrera jamais. Les hommes sont des enfants, ils ont peur du noir. Quiconque essaierait d'y apporter la lumière se noierait : j'y ai versé trop de larmes. Qui aimerait s'aventurer dans les marécages ? J'ai moi-même du mal à y respirer.

La vérité sur le karma d'Abel

Silence radio. Seul mon petit greffier semble vivant, semble chercher.

Ma capacité à souffrir m'étonne de jour en jour, je ne sais plus compter que jusqu'à demain, car mes plans sont morbides.

Silence radio. Il n'y a plus de réponse. La question n'est même plus posée.

La vérité sur le karma d'Abel

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS

à Fédor

Un homme de vingt-cinq ans est mort, un jeune homme déjà abîmé par le temps. Un homme est mort, il était jeune, les fers aux pieds, il y a si longtemps...

Avait-il seulement vécu ? Dans les casernes du bagne, enfermé. Dans une chambre d'hôpital, enfermé. Les fers aux pieds... Le forgeron n'est venu qu'après. La mort a fini par l'arracher. Enfermé. Les fers aux pieds.

Un homme est mort, c'est tout ce que je sais.

Larmes de l'impuissance. Le silence, le silence.

TORTURE BY ROSES

Pourquoi ai-je tremblé ? Pourquoi ai-je tremblé en fixant cette rose de mon regard blasé ? Pourquoi lui ai-je arraché ses pétales une à une avant de les avaler ?

Pourquoi ai-je tué la rose ?

Ai-je moi aussi perdu l'émotion essentielle ? Ai-je moi aussi oublié la valeur de toute vie ?

J'ai voulu sa pureté, j'ai tué sa pureté pour me l'approprier...

Pourquoi alors ai-je pleuré de honte, de souffrance et de désespoir ?

Je suis le bourreau, le seul bourreau victime de sa victime. J'ai le cadavre d'une rose dans l'estomac, et ses épines me transpercent le corps.

VAGUE À L'HOMME

S'accrocher à quelques petites bulles d'espoir, ne pas lever les yeux ni les mains trop haut, car seules les plates espérances ne se briseront pas en tombant.

Trop de pleurs perdus dans les nuits à s'encafarder, embrigadés dans le flot gluant stagnant aux ramifications des veines.

Laisser s'envoler la fumée des espoirs maudits ; les amours perdues sont toujours au creux du ventre. Elles tordent l'estomac, enlisent l'âme dans de mortels combats.

Nous sommes tous nés d'amours perdues, nés de ce qui n'est plus. Nous sommes ce qui n'est plus, et le manque et le vide ont bercé toute ma vie. Dans la mort, au tombeau, peut-être serai-je à nouveau ce que tous ont été.

J'espère auparavant donner vide à l'enfant, qu'il fleurisse et emplisse le néant des tombeaux.

IV. Plus froid que la mort

La vérité sur le karma d'Abel

DANS LES BAS-FONDS

J'aurais eu besoin de toi, que tu me soutiennes, de ta force... Mais tu étais aussi vide que moi, toujours absent, même au téléphone, et dans les lettres que tu ne m'as pas écrites pour m'encourager, trop préoccupé par ton propre désespoir, à souffrir de ton côté, pour toi tout seul, jalousement.

J'ai traversé le désert, un désert sans âme et sans espoir, attendant de toi un signe d'amour, de tendresse, mais les mots sonnaient creux, manquaient de chaleur, de profondeur - une immense plaine dévastée, voilà ce que tu étais devenu, et moi un désert humain, mon esprit sans cesse cherchant à atteindre l'horizon, espérant un point, une chute, un obstacle pour s'accrocher... Mais rien.

Rien que mon âme qui retombait toujours plus durement sur les bases chancelantes de notre amour, toujours plus bas, si bas, et toi qui ne répondais plus à mes silences, tu te faisais l'écho de ce désespoir qui grandissait en moi, se nourrissait de moi et, sans le savoir, tu t'abreuvais à ma souffrance, tu te berçais du tourbillon qui m'emportait vers le fond. Quand je l'ai atteint, tu cherchais encore à te nourrir à mon désespoir. Je n'ai jamais autant haï les hommes qu'à ce moment-là, où tu m'appelais pour me faire une nouvelle démonstration de vide. À être dans la tête des gens, je voudrais n'être plus nulle part, nulle part au monde, nulle part sur terre, simplement n'être rien, rien même pas le vide, et surtout pas le vide.

Ce soir je sais que le téléphone ne sonnera pas par amour, juste par désespoir, parce que tu étais trop seul ; je tends

La vérité sur le karma d'Abel

les bras et ouvre mon cœur. Tu t'essuies les pieds, entres puis ressors en claquant la porte. On ne passe plus rien ensemble, même pas de silences, rien que des mots qui n'ont pas l'ombre d'un sens, rien que du vide.

ENTRE CHIEN ET LOUP

Bien avant toi, dans mes nuits de brumes alcoolisées, je sondais les ténèbres de mon esprit : je suis née sans ailes et j'avais besoin de toi pour m'apprendre à voler. Aujourd'hui je voudrais mourir dans tes yeux, m'enfuir du cœur, du corps, de l'esprit suicidaire, de l'espace qui enferme et du temps limité, toujours, à nos jours. Stérile, il ne me restera rien ni de la vie, ni de l'amour, rien que ma violence qui t'a donné la mort, me laissant languissante... Rien d'immortel, ici. Il faut tuer, toujours, le crabe qui nous enserre le cœur. Des années ont passé sur l'autel de la vie mais nous n'étions pas prêts, occupés à trop de tentatives d'exister, à être ce que nous croyions devoir être. Trop fatigué, l'esprit est assommé par le piédestal du social, à trop paraître on s'essouffle, on n'a plus la saveur des jours d'amour chaque fois élimés par le temps. Trop court, l'amour, fugace fertilité. Dans l'esprit effondré, dans le cœur épuisé, le désir s'amenuise et meurt lentement. Doucement, la vieillesse, sur ses patins de laine, vient nous manger l'amour dans le creux de l'assiette. D'escarres en baquets d'aisance, l'amour immobile est bien mort dans le seau. Dans les draps encore chauds, on se souvient du corps, de l'être toujours présent, disparu à jamais, aimant et bienveillant, qui aujourd'hui se vide et coule jusqu'à emplir l'espace. Rapace, rapace, je ne veux pas me laisser enserrer, je ne veux pas mourir cette fois, pas me perdre en toi. Loin de toi je respire, comprimant les poumons pour ne pas souffler trop fort. Parfois j'ai besoin de ta tête, la tenir, l'écraser, la sentir craquer... Victime, dans la vie comme dans la mort. Je t'aime et je le sais, et nous le savons tous, parce qu'il est urgent d'aimer quand la vie est vide et que la tombe attend. J'attends de respirer moins

La vérité sur le karma d'Abel

qu'il ne faut pour vivre dans l'assemblée : AG, QG, RG...
Il nous fallait trouver le point G.

« Mon amant, laisse-moi tomber de haut, porte-moi hors des songes, recommençons une nuit après la nuit, toujours plus loin que les rêves, jusqu'à ce que je m'effondre et tremble dans tes bras... »

... Pauvre marionnette... !

J'aurais voulu donner ce que je ne peux traduire par les mots, ce que seul le sang sait, héritage des générations passées. Ce sont elles, défuntes d'avant moi, que je dois canaliser pour ne pas exploser, cette force des entrailles, de famille en famille... Nourrir, jeter, cracher. Toute l'histoire de la vie. Pas d'enfants, pas de bouche à nourrir, c'est pour cela que je dois écrire : il faut que les êtres du futur comprennent pourquoi nous souffrons, que nous avons lutté pour être ce que nous sommes, statues sociales issues de sphères humaines, de marbre ou de béton, statues urbaines, de plâtre ou de goudron, lourdes et sourdes, nous érodant peu à peu dans notre espace restreint. Seule une coulée de lave pourrait nous momifier, nous délivrer un instant d'éternité. Étrange statue humaine agonisant dans mon lit... Tu n'étais pas de ces statues d'ébène pétries dans la haine, toi, je t'avais baigné longuement dans l'amour, à t'en noyer le cœur.

« Aime-moi sans cet air de chien battu qui attend son os, aime-moi éphémère, sans espoir, sans retour... »

L'ombre de tes silences n'a plus d'importance, la vie va bien au-delà. Les ténèbres n'entrent plus chez nous, elles restent sur la plage hantée par ta présence, c'est un

La vérité sur le karma d'Abel

paysage fantomatique d'épaves, dans la brume qui n'est déjà plus celle de l'hiver, paysage intérieur, peint à la lueur de ton âme qui se meurt. Je ne crois plus que les hommes aient le droit d'exister de crier de tuer quand toi tu meurs et que le silence ne les atteint pas. Écrire ces lignes, c'est encore tenter de transmettre la souffrance. Je n'en veux plus, cela n'a pas de fin, comme ces pages. Il existe des endroits où l'on meurt, de peur, de froid, de tristesse, et, même si l'on ne meurt pas, la vie n'est pas la même, elle est sans saveur, sans amour, sans joie, et il faut attendre que le temps se fasse pour que la souffrance se lasse.

Rien n'est plus comparable à la pierre que mon cœur sans chaleur, sans couleur. Là où les heures de bonheur s'achèvent, je mène un combat où le silence gagne toujours. Pour une fois écouter le silence et rêver d'un ailleurs sans mots. Quand tu avais le cafard et te renfermais dans ton monde, je déprimais. Maintenant que je t'ai tué, c'est moi qui meurs... Avant toi, c'était l'ennui. Après sont venus tes chiens, une meute assoiffée de mon sang, puis la douleur de tes os brisés craquant sous mes doigts... Mes sens sont au supplice, survoltés de n'être pas satisfaits, sollicités à s'en tordre le cœur. Titubant de passion, mon esprit s'écartèle. Au centre, c'est le vide. J'ai mal à la tête. J'ai mal à la tête et tu n'es pas là. J'ai un voile devant les yeux et tu n'es pas là. Je ne pense plus... Qu'à toi, te repousser, te refuser, nier jusqu'à ton existence passée... Tu es trop absent. Je me demande si tu m'apportes autre chose que le manque. Je brise, je lâche, j'arrache à ma cigarette le cancer que tu es, noir, pire que sombre, plus qu'obscur, un néant parfait... Je défais la boucle et le monstre paraît. Amour ou haine ? Ils se ressemblent tant... La brume glisse sous mes yeux et le

La vérité sur le karma d'Abel

cancer m'empoigne la poitrine. Pourtant, le sang coule, passe, et incessamment s'use à la paroi des veines, inlassablement, cherche une issue, n'attend que la blessure...

Je n'ai plus de silence. Je parle, sans arrêt, ça fait un bruit infernal qui s'engouffre dans les conduits auditifs, les écorche jusque dans le silence des nuits. Ah, la belle vie, à contempler les moutons derrière les paupières ! Que le sommeil vienne ! Qu'il anéantisse ton être que je ne cesse de regarder par la serrure de mes souvenirs où se profilent ces étés d'or, durant lesquels nous partions en bateau par-delà les mers, vers ces sommets de ténèbres où nos regards se noyaient puis s'écrasaient sur les récifs. Nous n'en aurons plus, de ces étés flamboyants de nuits blanches à danser sous les étoiles, à courir sur les dunes après les lumières du phare, à se balancer sur les vagues dans la barque du pêcheur, nous n'en aurons plus, tu as tout brisé, tu m'as rapporté le froid et la neige de tes longs voyages en hiver. Tu ne m'embarqueras plus dans le bateau de tes rêves, nous ne serons plus les fous, naufragés rejetés sur la plage de nos désirs. Nous ne boirons plus le vin chaud dans des coquillages de nacre, nous ne rirons plus à la face de la lune, non, il n'y aura plus d'étés, tu m'as bel et bien abandonnée, et les poissons argentés hurlent de désespoir au fond de tes yeux, tu as les lèvres bleutées d'un noyé, et j'aimerais n'avoir jamais vu le soleil pour ne pas connaître cette nuit sans fin...

Tu as été le premier à sombrer parce que tu avais déjà commencé à tout détruire autour de toi. Les fleurs ne te parlaient plus, elles avaient peur de ton silence. Le vin ne suffisait plus à te nourrir, il blêmissait à la vue de tes lèvres insatiables. Tu ne pouvais plus caresser tes livres, ils tombaient en poussière dès que ton regard les effleurait.

La vérité sur le karma d'Abel

La rue ne savait plus te révolter, et tu ne voulais pas de son apaisement. Les bougies ont coulé comme l'encre que tu as versée à la lueur de leur flamme et le sang répandu pour ne les avoir pas éteintes. Tu ne savais plus arrêter le temps sur un instant de bonheur. Tes bonheurs ont toujours été factices, désormais le temps ne s'y méprendra plus. Tu ne viendras plus, jamais, déplacer les montagnes sous mon crâne.

J'ai été victime de ta neurasthénie vampirique : tu étais le chasseur, j'étais ta proie blessée, tu m'as ramenée à la vie pour mieux m'abattre, me traquer dans les sous-bois sombres de ta névrose, te nourrir de mon âme jusqu'à ce que je m'é gare en toi. Aveuglée et grisée de tes paroles, je t'ai fêté, adoré, j'ai construit un temple dans mon cœur où il n'y avait de place que pour toi... L'amour a attendu, paisiblement, qu'on le saisisse à la gorge. Il fallait se déchirer continuellement, s'entretuer, entre nous pas de pitié, juste le tranchant de la lame qui glissait, sillonnant la peau, déchirant la chair au plus profond, jusqu'à ce que le cœur palpitant soit mis à nu, à vif, percé à jour...

« Oh mon amour, sois de fer pour toujours, que je puisse te forger de nouveaux visages... À nous deux, nous ferons de la terre une mer d'acier en fusion... »

Viens donc, pantin de tôle, que je te torde un peu ! Cette fois je danse seule pour célébrer la mort de mon roi empoisonné, malade de lui-même. Cependant, par-delà ma rancœur et l'horreur que ta trahison m'inspire, par-delà ma haine, crois-moi, mon amour demeure, et je reste fidèle à ton souvenir.

La vérité sur le karma d'Abel

Je dois mourir, moi aussi, parce que tu n'es plus là pour me prendre dans tes bras, parce que la vie continue sans toi et qu'il faut arrêter ça. Insupportable, cette existence hors de toi, vide et froide et insensible la vie sans toi. Je dois arracher ce qui fait mal, et le mal de toi, c'est moi. Il ne sert plus à rien d'écrire avec le couteau sous la gorge, les pensées se bloquent, neurones figés par la peur, sueurs froides, mots raidis dans un linceul de salive avalée. Nœud dans le ventre, dans la gorge, corps roide, idées froides, le temps corrode l'esprit, la peur s'est installée, il est trop tard pour les pensées, trop tard pour la vie. Parce que tu n'es pas là, dans le creux de mon cœur le vide est un rapace, dans le vide de mes pleurs il faut que je le chasse. Rapace, rapace, le temps est venu de marcher sur tes traces, de me replier dans tes chairs... Rabats tes chiens, la traque n'a que trop duré, laisse-moi prendre un peu d'avance sur ton éternité.

La vérité sur le karma d'Abel

KARMA

Des siècles

Ont passé

En silence Sur nos âmes

En lambeaux

Plus de rires Ta chair

De flambeaux Contre ma peau

À vif

Nuit, éternelle nuit L'amour

Et notre ciel s'enfuit... C'est le corps et l'esprit

Serait-ce l'âme aussi ?

De notre lit de pierre En terre

Nous suivons les étoiles Lovés

Et les révolutions

LA GARE

À chaque station c'est la même chose. Combien de cœurs qui se déchirent au coup de sifflet fatal ? La séparation est brutale : En quelques secondes, le visage s'éloigne pour disparaître soudain comme s'il n'avait jamais existé... Mais tout d'abord, premier choc, première blessure de l'âme : Le claquement sec des portes, qui refuseront désormais de s'ouvrir, le cœur qui bondit et s'affole, ne voulant pas y croire, refusant d'accepter cet affront de la matière... Des yeux inquiets se tournent alors vers la fenêtre, cherchent à transpercer la vitre, aperçoivent le sourire – qu'ils n'oublieront jamais – mais déjà il est trop tard, doucement l'écart se creuse... Les yeux s'emplissent de larmes, comme pour nettoyer ces vitres trop sales. Le piège s'est refermé.

Commence alors le long cheminement, au cours duquel il faudra se résigner. Les paysages défilent au rythme de l'infatigable machine infernale, images par milliers que l'on ne cesse d'oublier, tout comme ces voyageurs qui vous disent « au revoir », sachant que jamais l'on ne se reverra...

Puis vient la nuit qui, brusquement, vous enferme dans le compartiment. Sur la vitre, votre seul reflet. Le monde s'est effacé, il n'y a plus que ce double qui vous poursuit, qui vous renvoie l'image d'un compartiment vide – vide dont vous faites partie – et l'esprit aveuglé d'images se retrouve alors face à lui-même, face à sa peur : C'est le gouffre.

Le sourire flotte toujours quelque part, sur un autre quai déserté, là où personne ne m'attend, et où pourtant je serai à l'heure.

LE CRÉMATEUR

J'aimerais n'être qu'un spectre entre tes bras, me dépouiller de tout ce qui en moi est la vie pour ne garder que ce point d'énergie qui survit à la mort, avec, au creux des reins, la douleur de n'être rien. Quel soulagement de n'avoir enfin plus de rôle à jouer, de me donner à toi comme je ne suis pas, telle que je n'ai jamais été qu'aux confins du mystère de l'existence : squelette de chair et de sang, je ne laisserai pas l'âme prendre le dessus, je la ferai taire enfin et, plus bas qu'être jamais n'a été, je serai dans les draps plus cruelle et plus tendre que jamais je ne me le suis permis. Pour n'être rien qu'à toi je tairai la mémoire qui brûle et me consume. Rien que la chair, pour toi, et les os qui craquent sous ton poids. La plus grande volupté serait de m'effriter sous tes doigts : la plus merveilleuse communion que l'on puisse imaginer avec l'univers, un orgasme cosmique à la mesure de notre union... Là où tu m'auras créée, je retournerai à la poussière.

L'ENFER

La mer fait face au ciel, seule la pluie les unit. Peut-être sont-ils aussi malheureux que nous de ne pouvoir se rejoindre, de ne jamais se toucher. Parfois par les matins brumeux, alors que l'on ne distingue rien au-delà de cette blancheur, les nuages descendent sur terre et vont se plonger dans l'océan ; est-ce ainsi que la mer fait l'amour au ciel, qu'elle puise son énergie aux forces de l'univers ? Quand elle gronde, quand elle s'élève puis s'abat si fort sur la rive, peut-être essaie-t-elle de crier son amour ?

Elle est vaine, pourtant, la caresse incessante de la mer, car elle ne peut atteindre le ciel, et je la comprends quand elle se déchaîne sur le sable pour venir frapper les rocs de ses lames puissantes. Comme elle mon âme se fracasse contre une réalité trop rude, elle voudrait crier son amour, que son cri résonne dans l'univers pour parvenir jusqu'à toi. Mais ni le ciel, ni la terre ne semblent vouloir entendre mon cri, alors je désespère et seuls mes pleurs apaisent ma souffrance. Le ciel doit souffrir atrocement, lui aussi. Il pleut beaucoup, ici.

L'enfer, c'est la mer qui tend ses bras désespérément vers le ciel et retombe chaque fois sur elle-même, c'est la pluie qui ruisselle sur mes cheveux, qui se perd et va mourir sous terre, c'est le néant, l'infini, la voûte céleste où les étoiles se consomment en une lente agonie. L'enfer, c'est ici quand tu es loin de moi, quand je ne sens plus ton souffle sur ma peau, quand mes lèvres ne rencontrent que l'air glacé, quand le soleil ne réchauffe plus nos corps enlacés. L'enfer, c'est partout où tu n'es pas.

LES ANGES MUTILÉS

Ils étaient séparés depuis trop longtemps pour pouvoir se souvenir du bonheur qu'ils avaient connu ensemble, leur mémoire était vague, ils avaient oublié les sensations, les vibrations des corps, les nuits à s'endormir dans le même rêve, la tête posée sur le même oreiller, dans un même souffle, lent et profond. Parfois, chacun de son côté, chacun dans sa misérable solitude, ils frissonnaient en évoquant ces souvenirs, mais la mémoire ne restituait pas tous les gestes, tous les sourires, les regards enflammés... Si le désir était toujours présent, s'il revenait quand ils évoquaient l'autre, ce désir-là ne se réalisait pas. Pas d'autre exutoire à l'amour que le corps de l'autre, les bras de l'autre autour de son propre corps, et la peau qui semblait s'animer tout à coup, comme si elle avait reconnu, là, derrière ce corps qu'elle effleurait, la même âme qui vibrait. A vivre dans l'absence de l'autre ils s'étaient habitués à ce que le corps ne soit plus ce lieu de culte où l'amour était célébré à chaque caresse qui passait. Ils vivaient dans l'attente pitoyable de cet amour mutilé, auquel on avait coupé bras et jambes. Des anges n'auraient pas souffert plus cruellement si on leur avait brisé les ailes. Ils vivaient repliés, recroquevillés sur leur corps en souffrance. Le malaise avait creusé leur vie jusqu'à la rendre vide, et vide aussi leur âme qui souffrait le martyre au sommet de l'édifice vacillant et vertigineux de l'amour.

La vérité sur le karma d'Abel

LOVE IS COLDER

J'avais l'âme au tombeau, le cœur en serpillière
Ce corps chéri, tant de fois caressé,
Ce corps ami, ce corps qui m'épousait
Déchiré de mon corps, déchiré jusqu'en moi
L'âme affolée criait,
Et le cœur aux abois,
Se tordait dans sa cage.

Le Styx est traversé, torrent de sang, de lave
Plus brûlante que le feu dont ton corps m'enflammait.
La chair est triste et lasse, et je ne trouve aucun geste
Qui m'émeuve jusqu'à toi

Je m'abîme en ce gouffre
Où ton corps a sombré
Cette vaine éternité
Qui ne sera pas mienne...
Je tranche ce qu'il reste de vie :
– Les veines –
Stopper le flot, rejoindre l'immobilité
De ton destin désenchaînée
– Liens défaites –
Je choisis :
Perdre pied

Aujourd'hui sans amour
Pour dépasser le temps
Cette vie coule et sombre
Dans un désert d'instant
Toi mort, j'abandonne l'amour
Et je garde la mort.

POUR EN DÉTESTER D'AUTRES

J'inscrirai les mots de marbre sur du papier de soie, sur ta peau douce et tendre qui attend mes caresses. Mon désespoir est muet, je ne sais formuler les mots qui exorciseraient mes douleurs. Je reste là, la tête vide, les lèvres appelant l'abîme, les yeux dans leur bain de souffrance.

Il faut que je parvienne à garder la tête hors du monde pour remonter à sa source : Au-delà de l'humain il y a la bête, celle qui anime en nous les pulsions les plus primitives et les plus pures. La beauté à l'état brut, l'état premier de l'existence, hors des caveaux de douceur, loin des berceaux brodés de dentelle faite de fil barbelé.

Retournons aux danses tribales, aux premiers pas, piétinons les corps de ceux qui nous ont brisés. Pouvoir de mort, pouvoir primal. Donnons naissance à nos monstres, hideux et inhumains. Jamais nous n'aurons à les aimer. L'amour est un camp de douleur, il écorche les âmes, jette les corps sur les bûchers. L'amour tue l'être et enfonce sa dague, pour faire souffrir encore, et mourir l'énergie.

Je gis là sans savoir où poser ma tête – contre mes mains elle ne veut plus s'appuyer. Je trace sur ton corps des lignes de sang qui, mêlées à la cendre, te souillent et te pénètrent au plus profond, dans le recoin le plus intime de tes entrailles. J'inscris le livre de la mort en toi.

Tu t'imprégneras de l'odeur des cadavres pour m'aimer encore, et ma main fouillera tes chairs palpitantes pour en extraire la vie, l'amour, la connaissance.

La vérité sur le karma d'Abel

Tu seras l'amant mort, plein de rage et de haine, tu seras, à jamais, l'ignorant, l'âme en peine. Ta parole, à jamais figée, se perdra dans l'espace. Je pourrai vivre enfin, et en détester d'autres.

La vérité sur le karma d'Abel

SANS TOI

Automne, hiver, printemps... Sans toi les jours n'ont plus de couleur, les saisons sont grises, uniformément... Du désert à l'Antarctique, le désespoir ne m'a jamais quittée ; j'ai visité toutes les contrées, mais seule ta présence l'a chassé.

Inutile de reprendre la mer, ce n'est que quand j'accosterai tes rives que je serai sauvée. Reviens vite.

XXX

Rien que des nuages qui passent sur le ciel, et je pense à toi, là-bas, qui les verras peut-être demain - ou même ce soir ? Je voudrais m'y poser pour arriver jusqu'à toi mais ils volent trop haut et je n'ai d'ailes que pour mon âme, alors je la laisse voler vers toi. Mon corps restera ici-bas.

XXX

Je construis un mur à la gloire du temps qui passe, chaque brique est une seconde qui emplit un peu l'abîme qui nous sépare. J'emprisonne les briques dans le ciment, j'y inscris les mots « je t'aime », et je te dédie ce monument.

XXX

La lune porte le masque de la mort, ce soir, mais il y a bien longtemps que je n'ai pas vu de chauve-souris. Celle-ci t'apporte une rose dont s'égouttent quelques perles bleues : elles ont coulé de mes yeux.

XXX

La vérité sur le karma d'Abel

Il m'est difficile de trouver de la continuité dans le temps
et l'espace de tes bras quand tu me quittes, au cœur de
l'hiver, encore. Mal au cœur et mal au corps, peur de
t'aimer mal, de t'aimer trop fort.

Partir pour d'autres cieux et ne trouver nulle part le
réconfort de toi. Peur de n'aimer que toi si tu n'es jamais
là.

XXX

Marre d'écrire des poèmes d'amour. Il n'existe plus, n'a
jamais existé. Je ne sais si je dois haïr le monde entier ou
seulement toi, ou seulement moi...

Je vais rester là, rien que pour toi, et tu n'en sauras rien.
Reprenez tout à la lettre A. Vous aurez toute la panoplie
d'un cœur brisé.

XXX

Le corbeau noir de la mélancolie s'est posé sur mon crâne.
Il n'y a rien de pire qu'un oiseau qui vous picore les yeux
du fond du cerveau, aiguise son bec et s'en sert comme
d'un couteau. La souffrance existait avant moi, dans
d'autres cœurs, pour d'autres âmes, je ne fais que lui
donner une nouvelle chance. Mais, puisque c'est universel,
un cri devrait retentir en permanence sur le monde,
l'humanité entière devrait hurler de douleur quand tu me
quittes.

XXX

La vérité sur le karma d'Abel

Il y a des choses en moi que je ne connais pas. Je ne sais ni d'où je viens ni pourquoi je suis là. La peur est en moi, la lumière seule la chassera. Les ténèbres m'attendent, elles guettent par la porte ouverte. Dans ces moments-là, toutes les portes sont closes entre toi et moi.

XXX

Appelle-moi à la mort, que je puisse goûter encore à tes lèvres et à ton corps. Je te vois qui déploies tes ailes pour partir déjà. Tu me laisses à la vie, mais elle n'a pas de sens sans toi. La lune a mis son masque livide, tout est si sombre, j'allume la bougie mais ce sont les ténèbres qui se répandent autour de la flamme et je brûle la rétine pour ne pas te voir t'éloigner à jamais. Dans la rue le bûcher est déjà prêt pour moi, je t'invoque une dernière fois avant de monter dans les flammes, mais ce sont des entités noires qui me répondent. Elles disent que tu ne viendras plus, que je dois les suivre et leur offrir mon âme. Mon cœur, lui, reste à toi ; je l'arrache et le tends vers le ciel, tu arrives à temps pour l'attraper, tu l'emportes dans tes serres et, en quelques battements d'ailes, te voilà hors de portée des créatures qui m'ont jetée au feu. Mon amour est à toi, et Lydia Lunch hurle toujours, mais elle ne souffre pas autant que moi qui n'ai plus de voix pour t'appeler. Tu es déjà trop loin...

"I fell in love with a ghost"

XXX

Il faut toujours garder une feuille blanche pour l'avenir. Celle-ci ne l'est plus, seul l'esprit reste immaculé... Il n'y

La vérité sur le karma d'Abel

a plus de pensées pour traduire ce vide que tu viens de combler. Que me reste-t-il s'il n'y a plus de mots ? Il fait toujours trop froid en moi, je ne sais plus que faire pour raviver le feu. Sauras-tu à nouveau combler le vide?

XXX

Des années de soleil ont passé
La soif s'est installée dans le cœur
Je me suis abreuvée à l'amour
Loin de toi, c'est l'amour qui se meurt
D'orages perdus en orages d'acier
La soif s'est épuisée dans le cœur
Pour laisser place à la nuit, la peur
Oubliées les années de soleil
Ils ont passé les beaux jours d'été
Maintenant c'est l'hiver, long sommeil
Je suis morte quand je t'ai quitté

XXX

T'attendre le long des heures, arpenter la nuit qui me sépare de toi, comme un corps qui en aurait assez des caresses du temps, pour gravir les échelons du plaisir entre tes bras...

XXX

À mon vide j'implore d'être un monde plus modeste, pour ne pas devenir folle à l'annonce de ta mort. La dernière image de toi sera celle d'un départ, maudites gares baignées de larmes, déchirements de siamois du cœur... Je ne pourrai plus prendre le train pour nulle part, il n'y aura

La vérité sur le karma d'Abel

plus d'endroit où te trouver, que la terre à creuser, mais jamais plus ton corps chaud, jamais plus ta respiration sur mon visage, jamais plus.

S'armer de patience pour endurer ces heures où je dois vivre dans l'absence, comme si la mort avait déjà consommé ton corps, c'est déjà vivre en ne sachant pas encore... Envoie-moi un signe, une étoile filante, un météore, un ange, ne me laisse pas seule sur Terre sans savoir que tu es au ciel, fais-le venir à moi, et avec lui, toi. Je ne sais s'il est possible de souffrir plus que pour les morts. La petite mort n'est qu'un oubli, une fuite vers l'infini. La mort, elle, n'oublie pas, elle sait garder ceux qu'elle a pris.

Terrible absence, de te savoir peut-être plus loin que je ne le crois, si loin peut-être que plus jamais je ne pourrai t'aimer. Je n'aimerai que vide et mon amour pour toi se muera en un triste ballet de larmes auxquelles ne répondront que des larmes. Flot ininterrompu, amour liquéfié, tandis que les vers rongeront tes yeux, les miens seront noyés. Je ne veux pas que l'on te plonge dans l'obscurité, dans l'humidité de la terre, mon amour, pour ne pas me noyer, j'ai besoin que tu vives. Respire tant que tu peux, la tête te tournera peut-être, mais ce sera notre valse à nous deux, jamais la valse des adieux.

XXX

J'ai peur de tomber parmi les heures, prise dans les filets du temps, de ne plus pouvoir quitter la vie. Je ne veux plus qu'il y ait de vie en-dehors de nous, le gouffre s'est ouvert et mon cœur va dans le sens contraire, fermé à jamais. Je referme mon cœur qui renferme le tien, et peut-être, à deux, saurons-nous combattre nos misères. Incertitude de

La vérité sur le karma d'Abel

renforcer les liens, cela a-t-il un sens de donner de la raison au cœur, de l'empêcher de battre à un rythme autre que le tien, de devoir se suivre toujours, envers et contre tout, malgré le silence, la douleur et le désespoir qui sont miens ? Tout m'importe, en ce jour, si jamais plus je ne dois ouvrir la porte à d'autres que toi. Serons-nous chaque jour au rendez-vous, nous attendrons-nous si par quelque inconstance nous oublions l'heure ? Serons-nous à nouveau unis dans l'ivresse et la danse qui effacent tout ? J'espère que nos forces vaincront les tempêtes du cœur, de l'esprit et du temps. J'ai peur de ne pas supporter le temps. Jeter au feu le livre d'heures et contempler l'autodafé du temps. Mon cœur se déchaîne pour mieux s'enchaîner au tien, le mât de mes désormais piteuses amours, sinon naufrage, noyade dans le temps. Avis de grand frais, force douze... Je parlais de valse du temps, la tête me tourne déjà.

Repartir à zéro est un acte courageux, paraît-il, mais rester toujours à zéro ?

Échec, certainement. Il y a tant d'années que je suis à zéro, il est temps d'apprendre à compter. Zéro plus l'infini me portera bonheur, ou bien un trèfle à quatre feuilles que je garderai contre mon cœur. Deux pour chacun, histoire de se donner une seconde chance en cas de chiffre impair.

Trois, ce serait la fin.

Je sais provoquer la douleur, je ne connais pas d'autre façon d'exister. Dans la douleur, tu enfanteras, tout est là.

La peur est une douleur permanente, une incurable incertitude. Telle la mer qui roule la vie se charge d'éroder mes convictions. Aimer n'est pas un songe. Il se conjugue au passé, au présent, mais à l'avenir, on peut toujours se tromper. Il n'y a pas de rêves prémonitoires en amour, il n'y a que le journal du jour, qui ira rejoindre ceux qui

La vérité sur le karma d'Abel

s'entassent à la cave, mais viens donc, mon amour, allons plutôt tisser notre toile au grenier. Araignée du soir...

XXX

Retrouver ce lieu, tel un sépulcre inviolé, c'est rencontrer ton fantôme qui hante chaque endroit où mon regard se pose. Je mendie un peu de présence, mais l'amour a démissionné, à mes côtés ce ne sont que vide et absence, et tout cela fait mal dans la profondeur du silence.

XXX

Je n'ai rien d'autre que le temps qui me traverse le corps, qui s'écoule dans mes veines, qui me coule des yeux ; ces quelques heures, c'est du temps perdu sur la vie, un voyage avorté vers l'infini, l'obscurité qui gagne, lentement. Des ailes, seuls mes rêves en ont. Moi, je reste invariablement au bord du tombeau, égrenant les heures à endurer avant de descendre au caveau... Ou de m'élever, avec toi, vers les étoiles.

XXX

J'ai tant de fois essayé de suivre le vent, qu'il me porte jusqu'à toi ; je t'imagine à cette heure, si loin, si proche – je peux te toucher en pensée, mes doigts ont gardé en mémoire la douceur, la chaleur de ta peau, je peux aussi te regarder, mes yeux connaissent ta joue reposant sur l'oreiller, tes paupières bordées, brodées de longs cils, tu es un appel à la caresse, à l'amour, à la détresse quand je te sens si loin. C'est comme si mon aura me quittait pour se consacrer à toi. Mais, loin de me rendre vulnérable, ce

La vérité sur le karma d'Abel

froid que j'ai de toi, la souffrance, l'absence, tout cela me renforce, c'est de l'énergie en attente d'exutoire que j'utilise pour souffrir et me déchirer à ton souvenir, c'est cette photo sur laquelle tu me tournes le dos pour aller vers la lumière. Moi, je reste de l'autre côté, là où il fait toujours sombre. Je sais que tu sommeilles, à cet instant, et moi – moi, j'ai la feuille de papier qui me colle à la peau, là où je voudrais sentir ton souffle chaud. Le temps déploie ses ailes immenses, déjà il assombrit mes souvenirs, et il prend le départ pour un voyage pénible et, mon dieu, si long !

XXX

Je suis assise dans le jardin, sous la tonnelle, pour que le soleil ne m'atteigne pas. Le chien gémit, le chat, rayé de soleil, garde les yeux mi-clos comme pour me surveiller. Dans cette presque-quiétude, j'éprouve ma solitude. J'aime sentir ce poison me miner l'esprit, j'aime n'être que cette absence de toi et la force qu'elle me procure.

Je ne cesse de passer en revue tes soupirs, tes regards, je me tourmente au souvenir de la chaleur de ta peau contre mon corps, de la douceur de tes cheveux. Si tu étais assis en face de moi en ce moment, l'image ne serait pas plus nette, seulement je pourrais t'avoir par les mots, par la peau... J'ai l'esprit à vif et le corps suit, il accepte de souffrir pour la morte vive, par amour, par faiblesse ?

XXX

Un coup d'œil au réveil : onze heures moins le quart. Le pire, quand on se retrouve seul au lit, ce sont les heures du matin. A partir de sept, huit heures, cela dépend de l'heure

La vérité sur le karma d'Abel

à laquelle l'autre s'en va. Si l'on peut se rendormir, ça va.

L'idéal est de se réveiller à quatorze heures, la soirée approche déjà, on peut commencer à compter. Mais le matin, seul au lit, avec toute la douceur du monde autour de soi, c'est la torture. L'autre s'est arraché à la chaleur, est retourné à la vie grise et froide sous les néons, avec les gens qui parlent et qui travaillent. Et nous voilà sous les draps avec l'envie de faire l'amour, mais plus que soi-même à aimer, quelle déconfiture ! Et l'on n'espère que le soir, le réconfort de ses bras, de son corps, de son poids rassurant pesant sur notre âme.

Le seul lien entre moi et le monde, c'est lui. Si seulement je n'avais pas à m'arracher au lit, péniblement, à vivre sans le vouloir, parce qu'il faudra bien que ces heures passent. Retourner à la chaleur, rêver de toi encore, laisser l'écran de la télévision annihiler l'esprit, dérouler histoires et intrigues à mille lieues de la vie, et me laisser bercer dans l'attente par ce chaos d'images et de sons, oublier le corps qui n'attend que l'amour - le physique, le mental, il faut tout éteindre jusqu'à ce qu'enfin tu reviennes, épuisé comme toujours, pour une nuit trop courte, perdue dans le sommeil.

Un matin sans toi...

Pas envie de descendre dans la rue, rien à y faire que marcher, esquiver les regards et s'inventer une destination.

Trop d'hommes, trop de bruits, trop de vie. Sans toi tout cela n'a pas de sens. Je refuse le monde pour mieux être à toi, je fais chaque jour l'expérience de ce refus. Entre toi et le monde, il n'y avait qu'un pas. C'est un abîme maintenant, que je ne pourrai bientôt plus franchir.

La vérité sur le karma d'Abel

Entre toi et le monde, je n'ai pas eu à choisir. Le monde s'est détourné tout seul, pour te laisser la place là où je t'attends, au cœur du monde et au creux des draps. Un jour parfait serait un jour avec toi. Et que l'amour soit au rendez-vous. On l'a trop souvent oublié, ne sachant pas comment on aime. Dans notre cécité, c'est la vie qui a pris le pas sur l'amour. Il y a eu tant de faux pas, trop de gestes où l'on se trompait, où l'objet du désir était trop ancré dans la vie, où il n'allait plus au-delà du réel. Et l'on perd l'amour à force de vie, il s'affaiblit, on ouvre des brèches et on s'y engouffre sans s'apercevoir que c'est l'amour que l'on piétine. Perdre du temps à attendre que l'amour trouve sa voie, qu'il se réalise enfin. Bientôt il sera trop tard, déjà il sera mort.

Notre histoire ne sera plus qu'un souvenir qui nous laissera perplexes, désespérés. Sans doute la dépression nous attend-elle au bout du chemin. Elle ne peut être suivie que d'une nouvelle vague ascendante.

XXX

Dormir pour oublier le jour à venir, le volet qui claque contre le mur et le désir inassouvi. Dormir est un ami fidèle.

Oublier quand le temps n'est pas à l'existence. Exister n'est qu'une partie de mourir, de s'abandonner un peu au néant. M'entends-tu par-delà tes rêves, ton sommeil d'atrophie ?
Je déteste tes paupières closes...

XXX

Me voilà de retour, les meubles m'attendaient, sagement adossés aux murs bleus de ma chambre. Je me suis

La vérité sur le karma d'Abel

réveillée dans un songe amoureux. Tu étais là, me réchauffant le corps de ta pâle douceur. Je me suis retournée pour te saisir encore, mais dans l'ombre glacée il n'y avait que mon corps.

Rejetant les draps, j'ai étiré mes membres, dans le prolongement de la nuit ils cherchaient à vaincre leur solitude, la mutilation infligée par ton absence – au creux de ton silence, j'ai enfoui ma chair au plus profond de la terre.

XXX

Les photos, délaissées pour le réel, retrouvent leur place et trônent à nouveau sur l'autel de ma mémoire. Les miroirs reflètent à nouveau, comme si l'absence aiguisait la vue.

J'avais perdu tous mes sens à force de saturer le cœur d'émotions. Les larmes que j'avais gardées au chaud refroidissent déjà le plancher. Trop d'énergie a été libérée que je refoulais pour que le feu ne retombe et ne m'éteigne. Je ne l'attiserai de nouveau qu'au cœur de l'hiver, là où tu seras revenu me réchauffer. Pour l'instant, le froid me glace les os. J'attends que la nuit soit plus froide encore pour sombrer et m'abandonner à un sommeil sans réconfort, sans chaleur, sans toi.

V. Les forces souterraines

La vérité sur le karma d'Abel

DURAMEN

La banquise chancelle :
Ça coule doucement,
Ça bouge et par moments
Ça craque
Inexorablement.
Permafrost en dégel
Improbable et pourtant
Les icebergs à vau-l'eau
S'en vont à l'aventure.
Le glacier immuable
Lentement fond et coule ;
Ce frémissement infime
Est le même qu'entre nous
L'ordinaire a laissé

La vérité sur le karma d'Abel

Nous

Noyau dur dont la moie ne se désagrègera pas

Cette couche tendre au cœur de nous

De toi à moi

Un petit pas

Si loin de nos lagons

Le monoï a durci

La fleur de tiaré

Figée dans la masse molle :

Il est de ces douceurs

Rivées comme on nous colle

Des tanins sur la peau

Pour mieux les conserver

Alors, érodée,

Arrondie par les ans,

La vérité sur le karma d'Abel

Je tente d'accompagner
Ce mouvement si lent,
Celui de nos dormants,
Imperceptiblement

Entre nous deux
Tout est si flou :
Qui commence où ?

Et où finit
Cet entrevous,
Cet entre-deux
Si douloureux ?
Solives alanguies

Dans l'entretoise de nos nuits,
J'entends la charpente craquer

La vérité sur le karma d'Abel

Le bois travaille

Il est vivant

Le bois parfait

Solide et fort

De nos accords,

Inébranlable

Jusqu'à la mort

Faits de ce même bois,

Nous absorbons les chocs,

Doucement ondulant,

Nichés tout au sommet

D'un amour impassible

Qui, seul,

Qui, lentement,

Assimile le temps.

La vérité sur le karma d'Abel

CHAVIRAGE

Les mots, empreints de sel,
Ont sur la langue le goût d'une peine
Assoiffée de silence

Amertume marine sur une plage déserte
La mer, écumante fureur, s'empare de cet espace délaissé

Ramasser la peine, ce coquillage blessé
L'ormeau à l'oreille ne dévoile pas les secrets de sa nacre
Abalones en rangs serrés, colonnes submarines
Que l'on doit arracher au rocher
Ne délivrent jamais le secret

Naufrage enfin
Sabordage
Le corps du texte disparaît
Dans le flot vaseux
Du poème

La vérité sur le karma d'Abel

VIVANT !

Ah, se savoir sans père, sans foyer ni amant, se savoir ici-bas et pourtant aux enfers
Mon Dieu, devoir se taire, à la nuit la plus noire, à cette nuit sans vie abandonner son cri
Parcourir cette terre, sans but défini, y voir naître et mourir des mondes infinis
Sur un vaisseau fantôme devoir fendre la mer, se tordre à son écume, se noyer dans l'oubli

Vouloir briser ces vers, ô poète maudit, tu connais tes enfers, pour toi non point de vie
Mais la mort quotidienne, sur les planches de bois, la mort dans les grimoires, et la mort sous ton toit

Oui, s'agiter encore, une dernière fois, laisser la flamme trembler de te savoir sans loi
Une dernière fois se regarder pleurer et s'affliger encore de ces larmes faciles
N'être plus que le fou, celui d'un roi qui meurt, sans ambition ni foi, le regard fixe et fier
Et l'âme à mille lieues des tourments de la terre, et l'âme dans les cieux, perdue dans ses enfers

Ah, s'essayer encore, une dernière fois, à la passion mortelle, dévastatrice, mais belle
Puis relever la tête, en guise de défi, aveugle, les yeux vides, ignoble, tu blémis
De voir déjà le jour, mais de ne ressentir, finalement, que la nuit, ténébreuse et profonde
Mais arracher encore, une dernière fois, une larme, un sourire, qu'importe que ce soit

La vérité sur le karma d'Abel

Juste avant de mourir, sur les planches de bois, aux mots
donner la force, et à la voix le ton
De faire rire ou pleurer, une dernière fois, et crier dans le
noir, l'œil hagard, suppliant
Crier comme il est beau de mourir sur la scène, de mourir
chaque soir, et d'être enfin vivant !

À PETIT FEU

Huguette et Hubert avaient eu une vie commune plutôt heureuse. Ils s'étaient mariés jeunes, s'étaient peu disputés et avaient un peu voyagé. La vie n'avait pas toujours été facile pour Hubert. Issu d'un milieu pauvre, il avait connu des restrictions durant la guerre, qui avaient marqué son enfance. Il avait travaillé dur afin de ne plus jamais manquer de rien, pour pouvoir ensuite profiter de la vie. Sa femme, Huguette, aimait particulièrement faire à manger, elle mettait tout son cœur à lui préparer de bons petits plats, et il se délectait à chaque fois des mets qu'elle lui concoctait avec amour. Huguette aimait aussi la tranquillité, les journées calmes où rien de particulier ne se passait, et, surtout, elle n'aimait pas être dérangée. C'est pour cela qu'ils n'avaient pas eu d'enfants. Huguette avait horreur du bruit, ça la fatiguait, et la fatigue la mettait de mauvaise humeur.

Hubert avait quelques vieux copains avec qui il allait parfois jouer à la pétanque ou qu'il invitait à la maison pour regarder le foot à la télé. Parmi eux, il y avait Dédé, le plus jeune de la bande, toujours célibataire, qui ne manquait jamais de souhaiter son anniversaire à Huguette. Ça l'énervait un peu, Huguette... Elle se disait qu'à leur âge, c'était plutôt ridicule... Mais, chaque année, Dédé se présentait à la porte, son bouquet de fleurs à la main. Hubert, lui, riait bien de cette habitude, il disait à Huguette que Dédé était secrètement amoureux d'elle et que c'était pour cette raison qu'il ne s'était jamais marié.

Huguette aimait toujours son mari, mais elle n'aimait pas ses amis, qui étaient tellement bruyants... Quand ils

La vérité sur le karma d'Abel

venaient à la maison, elle avait toujours l'impression qu'ils ne la respectaient pas. Ces jours-là, elle devenait comme étrangère, et même Hubert n'arrivait pas à la sortir de son mutisme, encore moins à la faire rire. Elle se réfugiait alors à la cuisine et restait aux fourneaux jusqu'à ce que les amis d'Hubert soient partis. Quand elle préparait le repas, sa mauvaise humeur se dissipait. Une fois seuls, ils partageaient le repas et Hubert, comme à son habitude, oubliait ses problèmes de cholestérol. Il disait toujours que, sur son lit de mort, il ne voudrait pas avoir à regretter quoi que ce soit. Et la bonne chère faisait partie des plaisirs auxquels il ne voulait en aucun cas renoncer.

Hubert mourut soudainement d'une crise cardiaque foudroyante. Les médecins ne purent rien faire, et, pour Huguette, le cauchemar commença. Il y eut un défilé ininterrompu de gens désireux de présenter leurs condoléances et de porter assistance à la veuve éplorée. Tous les amis qu'Hubert avait chéris se présentaient maintenant à sa porte, et Huguette les maudissait. Elle n'avait qu'une envie : se retrouver seule. Au bout d'une quinzaine de jours, tout cela se calma, les âmes charitables avaient compris qu'elles ne pouvaient rien pour apaiser le chagrin de la vieille dame, et plus personne n'était venu sonner à sa porte.

Après avoir pleuré pendant des mois, prenant conscience de la place que son mari occupait dans sa vie, Huguette a repris son train-train quotidien, se taillant une petite vie sur mesure, rien que pour elle. À présent, elle ne cuisine plus, n'y trouvant plus aucun intérêt, mais elle s'est plongée dans une autre de ses passions : la lecture. Elle lit partout, dans le bus, dans la salle d'attente du médecin,

La vérité sur le karma d'Abel

dans son bain ou dans la file d'attente à la banque... Rien ne peut la distraire de sa lecture. En fait, la seule chose qu'elle n'aime pas, c'est le moment où le livre se termine. Elle aimerait trouver un livre si volumineux qu'il dure le restant de sa vie, que le mot « fin » du livre coïncide avec sa propre fin, et qu'elle referme ce livre en fermant les yeux pour toujours. Elle s'est créé une bulle dans laquelle seuls des personnages fictifs ont le droit de pénétrer. Elle se plonge dans leurs histoires parce que la sienne est vide.

Si ce n'était la nécessité de côtoyer des gens pour faire ses courses ou gérer le quotidien, Huguette se passerait bien de la compagnie des humains. Le problème, c'est qu'elle pleure encore la mort d'Hubert et qu'elle aimerait trouver une épaule pour s'épancher, quelqu'un qui l'écouterait, sans pour autant se faire envahissant. Avec Hubert, au moins, c'était simple : la plupart du temps, il se chargeait des contacts avec le monde extérieur. Il était comme un rempart contre le monde, un rempart qui se serait effrité progressivement dans son monde à elle, n'occasionnant que de petits encombrements au début de leur mariage, quelques poussières, puis des pavés, qui s'étaient accumulés pour former des blocs entravant Huguette dans son petit monde. Ils avaient certes trouvé un *modus vivendi* dans lequel les frustrations d'Huguette étaient comme digérées, mais elle était toujours insatisfaite. Aujourd'hui, elle se trouve bien mieux seule, mais l'amour d'Hubert lui manque, et elle ne s'aime pas suffisamment pour combler ce manque toute seule. C'est tout le dilemme de sa vie : elle ne supporte ni la solitude, ni la compagnie.

Un autre problème se présente à elle le jour de son anniversaire : Dédé. Comme à son habitude, il sonne à la

La vérité sur le karma d'Abel

porte, un bouquet de fleurs à la main, arborant son plus beau sourire –presque édenté – et lui assène son « Joyeux anniversaire, Huguette ! » d'un ton enjoué. Exaspérée, Huguette se force à sourire mais, pour ne pas passer pour une mégère, elle lui propose un café. Dédé est bien content, pour une fois qu'il se trouve seul avec elle ! Des années qu'il attend ça, le pauvre, il a bien cru que ça n'arriverait jamais... C'est vrai, Hubert était son copain, et Dédé n'a jamais manqué de respect à un ami, mais là, il n'en peut plus, le bougre... ça fait trop longtemps qu'il rêve de serrer Huguette dans ses bras. Alors au diable les morts ! Huguette, de son côté, se dit qu'elle n'a vraiment pas de chance, au moment où, enfin, elle pouvait profiter de la vie sans que personne ne vienne la déranger, il a fallu que Dédé revienne à la charge, Dédé et son amour obstiné ! Elle tente de masquer son mécontentement car, même si elle ne veut pas de cet amour étranger, Huguette a un peu pitié de Dédé. Ils boivent leur café, Dédé est aux anges, il regarde Huguette, les yeux énamourés, mais n'ose pas lui prendre la main. C'est fou comme elle l'intimide ! Du coup, elle aussi est gênée, elle se sent coupable et confuse de le sentir si fou d'amour, alors, pour se faire pardonner de ne pas l'aimer, elle l'invite à déjeuner le dimanche suivant. C'est une bonne aubaine pour elle aussi, finalement, elle pourra pleurer un peu sur son épaule, et se faire consoler de son malheur.

Le dimanche arrive. Dédé est sur son trente et un. Il apporte un nouveau bouquet et une bouteille de vin. Il dit qu'il ne devrait pas, car il a du diabète, et le vin, ce n'est pas bon pour le sang, mais aujourd'hui, c'est un peu jour de fête, alors il peut se laisser aller... L'espace d'un instant, Huguette devient pensive... La maladie, ça la

La vérité sur le karma d'Abel

connaît ! Hubert et son cholestérol, le régime qu'il aurait dû suivre et les pilules à mélanger, elle s'en souvient, elle pense aussi aux rendez-vous chez le médecin, leur vieux médecin qui n'était jamais content des résultats des examens, ah ça, elle a dû s'en occuper, du cholestérol de son mari... Alors elle s'intéresse à Dédé et à son diabète, elle le questionne sur la maladie... Dédé, lui, est heureux. Cette fois il ose même prendre la main d'Huguette, il lui parle de sa vie de célibataire, lui demande si elle se sent seule, elle aussi... Elle lui dit que, bien sûr, la vie n'est plus la même depuis qu'Hubert est mort, et elle sanglote un peu. Pour la réconforter, il lui propose un « arrangement », mais rien de miraculeux, hein, il ne peut pas remplacer Hubert, ça c'est sûr... Simplement, il pourrait passer la voir de temps en temps, lui faire un peu la conversation, en tout bien tout honneur, bien sûr ! Huguette est embarrassée. Huguette se tâte. N'ose pas refuser. Alors elle accepte.

Les conséquences de sa faiblesse ne tardent pas à se faire sentir : le mardi suivant, Dédé est là, presque élégant, si ce n'était son costume élimé. Ses yeux pétillent derrière les lunettes à double foyer, et ses cheveux argentés luisent sous le soleil. Il a mis le paquet, le Dédé ! C'est qu'il compte bien ravir la belle... La belle, quant à elle, fait mine de se pâmer, se laisse courtiser, et, peu à peu, elle se laisse envahir, un jour elle consent même à se laisser embrasser... Et, après que Dédé lui a fait une cour assidue pendant plusieurs mois, Huguette s'incline : elle lui permet d'emménager chez elle. Dédé jubile, Dédé exulte.

Huguette a ressorti ses fiches de cuisine. Elle en a amassé un grand nombre du temps d'Hubert... Là, il va falloir les

La vérité sur le karma d'Abel

améliorer, elle le sait. Elle ne pourra pas se contenter de multiplier les doses de beurre par deux comme elle l'avait fait pour Hubert, ça prendrait bien trop de temps... Non, là, il faut un régime adapté à la situation : beaucoup de graisse, beaucoup de sucre, beaucoup de sel, quitte à passer pour une mauvaise cuisinière... Tant pis, si c'est le prix à payer pour avoir la paix.

La vérité sur le karma d'Abel

CHERCHEZ LA FEMME

ISABELLE : « Chéri, cette fois ma décision est prise : ça ne peut plus durer comme ça. Chaque jour se ressemble, chaque semaine c'est la même chose, tu me demandes ce qu'on peut faire ensemble, eh bien j'ai trouvé : on se quitte.

MONIQUE : Non, attends, là c'est trop... *Je te quitte*. C'est plus direct, moins consensuel. Il n'y a pas à discuter, c'est un état de fait...

ISABELLE : Ok, je recommence : *Je te quitte*. Ne vas pas croire que c'est pour quelqu'un d'autre, non, ça n'a rien à voir avec une quelconque rencontre, je trouve juste la vie avec toi vide et fade. Il faudrait un peu de sel pour relever le tout...

MONIQUE : Attends, pas de « il faudrait » ! Ça voudrait dire que vous pouvez encore améliorer la situation et repartir à zéro...

ISABELLE : Mais... C'est pas un peu trop abrupt comme lettre d'adieu... ?

MONIQUE (*catégorique*) : Ah non ! (*elle se radoucit*) Enfin, tu peux toujours essayer d'arrondir les angles...

ISABELLE : Du genre ?

MONIQUE : Du genre, euh... « Je sais que ça te fait du mal, mais j'ai bien réfléchi : il est inutile de continuer à s'ennuyer ainsi tous les deux, il vaut mieux arrêter tout de suite afin de garder un meilleur souvenir de nous deux. C'est vrai, il est inutile de... »

ISABELLE : ... continuer à s'ennuyer ainsi tous les deux, ça va, tu l'as déjà dit.

MONIQUE : Oh, et puis débrouille-toi, je suis pas conseillère en séparation, moi !

ISABELLE : Ouais, effectivement, dans le genre conseillère, tu te poses là... Du dilué, tout ça ! Pour quitter

La vérité sur le karma d'Abel

quelqu'un, il faut du concentré, une formule qui dit tout sans faire trop de mal : Premièrement, je n'ai pas rencontré quelqu'un d'autre, deuxièmement, la vie est devenue impossible, troisièmement, on ne fait plus rien ensemble, et... c'est pour ça que notre vie à deux n'a plus de sens !

MONIQUE : Attends, je note !

(On entend la clé tourner dans la serrure)

ISABELLE : Chéri ? C'est toi ?

JEAN-PIERRE : Non, c'est le voisin ! Qui veux-tu que ce soit ?

ISABELLE : Tu veux prendre un thé avec nous ? C'est du chinois !

JEAN-PIERRE : Salut, Monique ! *(il lui fait la bise)* Non, je vais prendre un truc plus fort !

(il fait un clin d'œil à Monique et se sert un verre de pastis)

JEAN-PIERRE : C'est quoi, ce post-it ? Un, personne d'autre, deux, vie impossible, trois, plus rien ensemble... C'est le thé qui vous fait ça, vous vous êtes mises au chinois ou quoi ?

ISABELLE : Non, non, c'est rien, c'était juste un truc...

Monique se lève : J'vais au p'tit coin !

ISABELLE, *à voix basse* : Tu sais, Momo, ça va pas fort en ce moment...

JEAN-PIERRE : Ah bon ? Qu'est-ce qui lui arrive ?

ISABELLE : Ben, figure-toi qu'elle est en pré-ménopause !

JEAN-PIERRE *(déconfit)*: Quoi ?! À son âge ?!

La vérité sur le karma d'Abel

ISABELLE : C'est bien ça le drame... 36 ans, c'est un peu jeune pour renoncer...

(Bruit de chasse d'eau) Monique revient.

Isabelle reprend à voix haute, de façon un peu artificielle :
Tiens, vous savez pas ce qu'elle m'a sorti ma psy ce matin ?

MONIQUE : Vas-y, dis !

ISABELLE : « Il est difficile de devenir la femme que l'on doit être ! »

MONIQUE : Hein ?!

ISABELLE : Comme ça, texto !

JEAN-PIERRE : Ah la vache...

ISABELLE : Tu l'as dit ! Ma psy, elle devrait relire Simone, « On ne naît pas femme, on le devient », ça veut pas dire qu'on est obligé de le devenir...

MONIQUE : Mais c'est qui, Simone ?

JEAN-PIERRE *(ignorant la question de Monique)* : Moi, franchement, je comprends pas ce que vous avez à vous prendre la tête avec ça... Une femme, c'est simple : des seins, un vagin, et en voiture, Simone !

MONIQUE : Mais c'est qui à la fin, cette Simone ?

ISABELLE *(ignorant la question de Monique)* : C'est un peu réducteur, comme définition, tu crois pas ?

MONIQUE : Tu veux que je te dise, moi, ce que c'est qu'une femme ?

ISABELLE : Comment ça, tu saurais dire, toi ?!

MONIQUE : Ben oui, c'est facile, demande à Robert !

ISABELLE : C'est qui, Robert ?

Elle prend le dictionnaire sur l'étagère.

MONIQUE : Alors, alors, voyons cela... Fellah... fellation... félonie... FEMME : « Être humain appartenant

La vérité sur le karma d'Abel

au sexe capable de concevoir les enfants à partir d'un ovule fécondé »... (*son expression se fige*)

ISABELLE : Mais c'est quoi cette définition à la noix ?! On peut être une femme même si on peut pas avoir d'enfant, je suis pas d'accord, là !

JEAN-PIERRE : Ben ouais, mais en même temps, le Robert, il porte bien son nom, si tu veux mon avis il s'y connaît plutôt bien en lolos...

MONIQUE (*exaspérée*) : Oh, tais-toi, toi, y'en a marre de tes blagues foireuses !

JEAN-PIERRE : Non mais Momo, je te permets pas de me parler sur ce ton-là, dis donc !

MONIQUE : Et moi je te permets pas de m'appeler comme ça !

JEAN-PIERRE : Oh ben ça si tu savais, c'est pas moi qui t'appelle comme ça, c'est Zaza !

ISABELLE : Mais vous allez arrêter tous les deux à la fin...

MONIQUE (*à Jean-Pierre*) : De toutes façons Zaza elle en a marre de toi et de tes conneries, elle en peut plus, Zaza !

JEAN-PIERRE (*à Monique*) : Quoi ? C'est quoi ce délire ? T'es qui toi pour venir me dire que ma femme elle est pas heureuse, hein ? Tu ferais mieux d'aller voir chez toi ce qui va pas !

MONIQUE : Comment ça, ce qui va pas chez moi ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JEAN-PIERRE : Tu sais très bien ce que je veux dire ! J'vais pas te faire un dessin, quand même ! Hein ! C'est bien écrit, là, une femme elle doit savoir faire des enfants !

ISABELLE : Jean-Pierre !

MONIQUE (*en colère*) : Tu lui as dit ?! Tu lui as dit que je peux pas avoir d'enfants ? Mais c'est pas vrai ! T'es pas

La vérité sur le karma d'Abel

foutue de le quitter et tu vois même pas qu'il te trompe depuis des mois...

JEAN-PIERRE : Monique !

ISABELLE (*incrédule*) : Mais... *Mais avec qui ?*

Rageuse, Monique prend son manteau, ramasse son sac et se dirige vers la porte.

JEAN-PIERRE : Mo... (*la porte claque*) ...nique...

Lentement, il se retourne vers Isabelle

ISABELLE : Une de perdue... (*Elle s'approche de lui, jusqu'à ce que leurs deux visages soient très proches*)
Deux de perdues... Mais celle-là, tu l'as bien gagnée !
(*Elle lui donne une gifle retentissante et sort en claquant la porte.*)

La vérité sur le karma d'Abel

DE LA MER AU CIEL

Il faudrait que tu viennes, il faudrait que tu voies, comme la mer ici capte les reflets du ciel, comme chaque vague repousse les étoiles un peu plus loin. La nuit ne tombera pas, ici, la mer est bleue toujours. Le ciel, hésitant, la regarde... Finalement, il se laisse envoûter, et la mer le saigne : c'est un combat à mort entre l'eau et le feu, toutes les couleurs y passent, et aucune ne résiste... La mer se les approprie une à une ; le carnage terminé, il ne reste que la nuit - bleu contre noir, face à face, le bleu défiant la nuit : un cimetière de couleurs et pour chacune d'entre elles, un point scintillant dans le ciel... Face à ces forces qui se défient, face à ce déploiement d'énergie, la face livide de la nuit observe de ses milliards d'yeux le doux visage liquide qui lui sourit. Au matin, ce sera de nouveau la guerre.

REFLUX

Lorsque j'arrivai à la plage, il n'y avait là plus qu'une étendue terne, ni blanche, ni jaune, ne sachant plus refléter la lumière du soleil... Où était donc passée la mer ? Qu'avait-elle fait de ses mètres cubes d'eau et d'écume ? Avait-elle été rappelée vers le ciel jusqu'à la prochaine averse, ou bien la terre l'avait-elle absorbée d'un seul coup ? Une chose était sûre en tout cas : la mer avait disparu.

Cependant, pas un poisson n'agonisait sur la plage... Où avaient-ils trouvé refuge ? Pas un rocher à l'horizon derrière lequel dissimuler une nageoire, même flétrie, même desséchée, même sans vie...

La mer avait-elle été bue par quelque géant assoiffé, ou bien avait-elle trouvé une issue ? Était-on venu à son secours pour qu'elle puisse s'évader enfin ? Et quand reviendrait-elle ? Qui la ramènerait ? Et surtout, où la chercher ?

J'ai longé le rivage, j'ai scruté l'horizon et arpenté longuement la plage... Oh, elle n'était pas partie depuis très longtemps : le sable était encore tout humide, imprégné de cette puissante odeur d'algues, de sel, de silence et de profondeurs... Comme j'aurais voulu m'enfoncer dans le sable, retrouver cette immensité trouble et sourde, suffoquer de bien-être, et ne jamais plus penser à cet autre monde en surface... Je nierais son existence, ignorant le haut et le bas, le feu et la cendre - une immersion totale, brusque et définitive...

Mais je l'avais perdue, à trop l'ignorer ou à trop oublier que sa présence était extraordinaire, m'étant habituée à côtoyer le merveilleux, je vivais sans même imaginer que je pourrais la perdre jamais... Non, c'était impensable, je ne pouvais le concevoir... Et pourtant ! Mes yeux affolés

La vérité sur le karma d'Abel

parcouraient maintenant la plage : La panique d'abord, puis l'hébétude s'étaient emparées de moi, et je dus ouvrir et fermer cent fois les yeux, me disant que je rêvais encore, et dans l'incertitude j'avançais à pas prudents, m'attendant à sentir d'un moment à l'autre l'eau me lécher les pieds et ébranler mon corps. Mais ce soir-là, rien n'était venu me secouer, me sortir de mon apathie et de l'état d'hébétude dans lequel cette découverte m'avait plongée... Alors je suis rentrée chez moi, j'ai pris mes palmes et mon tuba, je suis retournée sur la plage à pas lents, et j'ai pleuré et pleuré, longtemps, des heures durant... Mon corps semblait ne plus pouvoir contenir le flot de désespoir qui jaillissait hors de lui comme une source inépuisable. Quand la nuit est arrivée, j'étais ivre de ciel et de sel. J'ai attendu et appelé toute la nuit, j'ai supplié en pleurant qu'elle me revienne. Au matin, elle était là, rayonnante. J'y ai abreuvé mon âme : elle avait un goût de larmes.

VI. Les tunnels du souvenir

BYE BYE BUSH

Le jour où j'ai reçu le signe que j'attendais du peuple aborigène, j'avais déjà renoncé à ce message que j'espérais pourtant depuis que nous avions décidé, mon mari et moi, de partir sur les routes pour prendre un nouveau départ. Ce signe, je l'ai compris très vite, m'a été donné par une femme aborigène qui ne savait peut-être pas elle-même le pourquoi de son geste. Ou alors elle savait exactement ce qui m'était arrivé et ce que je devais faire maintenant. Ce qui, pour moi était sûr, c'est que chaque personne rencontrée par « hasard » dans une journée a un message à nous délivrer. Je n'ai compris ce geste que parce que je l'attendais et que j'en avais besoin pour savoir vers où orienter ma vie. Je le savais bien sûr déjà au fond de moi, mais ce désir inconscient avait du mal à se frayer un chemin vers ma conscience. Si j'avais du mal à l'accepter, ce désir d'enfant, c'est que je venais, à presque 40 ans, de « découvrir », par l'intermédiaire de l'hypnose, le désastre qu'avait été mon enfance, et je ne voulais pas donner la vie, par peur de perpétuer la souffrance. C'est du moins la partie raisonnable de mon être qui avait peur de donner la mort.

J'avais lu, durant le début de notre voyage, un article sur les messages que notre subconscient nous adresse au travers des rêves, de nos actes manqués et autres lapsus. Je savais, pour l'avoir personnellement expérimenté, que la partie inconsciente de notre cerveau est à la fois une soupape de sécurité et un réservoir infini de sagesse et de lucidité. Ce que nous voulons vraiment est gravé dans notre subconscient.

La vérité sur le karma d'Abel

Je n'aimais pas le bush. Bien qu'ayant ardemment souhaité ce voyage, la chaleur et les mouches m'étaient désagréables, et j'avais hâte de quitter cette partie de l'Australie. Les quelques aborigènes que nous avons croisés étaient peu engageants, et j'avais fini par me résoudre à continuer le voyage sans avoir reçu le précieux message. Après tout, nous allions encore visiter de nombreuses contrées, peut-être mon « signe » me viendrait-il d'un autre endroit.

J'avais été aiguillée sur les rails de mon désir en analysant, par jeu, les derniers lapsus que je me souvenais avoir prononcés. Voulant expédier une carte postale en France, j'avais demandé à mon mari si on écrivait « per mail » pour l'envoyer par avion, alors que j'avais vu plusieurs fois l'inscription « Air mail » sur le courrier en provenance de l'étranger. Je ne cessais également de répéter « La mer me manque »... Les « per » et « mer » envahissaient mon langage. Je savais également que tout ressenti qui n'est pas exprimé se transforme en actes ou en symptôme. Depuis mes dernières séances d'hypnose, mon rapport à la nourriture avait changé à tel point que je me sentais comme une ogresse quand j'avais faim, j'avais besoin de « me remplir le ventre »...

Réfléchissant à cette symbolique du langage, une phrase me revint en mémoire, que j'avais prononcée récemment, alors que je revivais sous hypnose une épreuve subie à l'âge de trois ans, durant laquelle mon agresseur s'attaquait à moi pour la première fois : j'avais crié plusieurs fois « Pas dans ma bouche, pas dans ma bouche ! »... Maintenant que j'étais dans le bush, mon malaise face à cet endroit se précisait. Il représentait pour moi un lieu

La vérité sur le karma d'Abel

souillé, le lieu où mon enfance avait été profanée pour la première fois.

Plus tard, à cinq ans, à dix ans et à quinze ans, la mort s'était lentement insinuée en moi, et le sexe était devenu « ce qui donne la mort ». Le premier bébé que j'avais conçu, en pensée, je l'avais tout d'abord cru mort au moment où, me projetant dans l'avenir, durant une séance d'hypnose, je me suis vue tenant dans mes bras un enfant inanimé. Le challenge avait été d'avancer dans le tunnel noir qui représentait mon avenir, de combattre ma peur afin de donner vie à cet être.

C'était au mois de juin dernier, et, neuf mois plus tard, en plein coeur de l'été australien, cette femme aborigène croisée lors d'un arrêt à une station service au milieu de nulle part, au coeur du bush, cette femme assise près de la porte du bâtiment, après que je l'eus saluée, tendant le bras gauche vers moi, portait l'index et le majeur de la main droite sur son poignet gauche, à l'endroit où je portais ma montre, tapotant son bras dans un geste que l'on fait pour signifier qu' « il est l'heure ».

Cette femme n'a pas prononcé un mot, et il ne m'a fallu que quelques minutes pour comprendre son geste. Quand je suis ressortie du bâtiment, elle avait disparu, mais je *savais*.

J'allais avoir 40 ans, et je n'avais plus beaucoup de temps.

La vérité sur le karma d'Abel

KALTE STERNE (ÉTOILES FROIDES)

Une étoile s'est figée dans le ciel
Et j'ai trouvé le cœur de ma sœur
Brisé – Étoiles mortes dans ses yeux

J'ai ressenti la douleur de son amour
Pris dans les glaces de notre enfance,
J'ai ressenti la totale impuissance
De regarder par le hublot
La mort prendre possession
De sa petite sœur

Aujourd'hui
Juste lui tendre la main
Pour lui donner la force
De regarder ailleurs,
De regarder plus loin.

LA VÉRITÉ SUR LE KARMA D'ABEL

Pendant que dans son sommeil sa sœur se noie, Abel se berce au son des Pink Floyd. C'est dans la chambre sous les toits, celle où il fait trop chaud l'été, mais là il y fait froid, c'est au cœur de l'hiver, et Abel se berce en se balançant d'avant en arrière sur « *Wish you were here* », et elle rêve de celui qui la bercera plus tard, quand elle sera grande et loin d'ici.

Dans le lit à côté, sa soeur dort d'un sommeil agité. Une fois encore, elle va se réveiller en criant : « Je vais mourir ! » et le père montera les escaliers quatre à quatre pour la rassurer. Sa soeur a failli se noyer une fois, et la nuit elle revit ce cauchemar qui la réveille au moment où elle croit mourir.

C'est comme ça le dimanche soir, car le lundi matin sa sœur s'en va à l'internat, et Abel est seule pour le reste de la semaine, seule dans la grande chambre sous les toits. Elle a peur quand elle est seule, et elle doit sortir toutes ses peluches du placard (celui qui court le long de la cloison, si loin qu'on n'en voit pas le fond, où se cachent les morts). Elle place ses animaux en peluche tout autour de son lit. Parfois, il ne reste plus assez de place pour son corps à elle, alors elle doit pousser un peu, mais au moins elle peut dormir, les animaux veillent sur elle.

Le lendemain à l'école Abel a peur. Elle a peur de se lever pour aller aux toilettes. Elle a peur de lever le doigt et de demander à son maître la permission d'aller aux toilettes. Pourtant, il est gentil, elle sait qu'il le lui permettrait, mais elle a peur. Alors elle se retient très fort. Mais, peu à peu,

La vérité sur le karma d'Abel

ça devient insupportable, et tout à coup Abel lâche la pression, elle laisse aller sa vessie et ses larmes, humiliée dans le corps qui se soulage, chaud entre les jambes et ça glisse doucement sous la chaise. Le maître se fâche, les autres rient, Abel pleure de plus belle, mais elle a échappé aux toilettes et au couloir désert.

Le midi, Abel rentre à la maison. Le repas est toujours prêt, et ensuite il faut repartir pour l'école même si on a mal au ventre. Quelquefois elle ne peut pas. Quelquefois elle a tellement mal qu'elle doit vomir et alors sa mère la garde à la maison. Une fois qu'on a vomi on peut s'endormir au chaud sous les couvertures, on est bien à l'abri et on aimerait y rester toute la vie, c'est ce que pense Abel en s'endormant pour calmer la douleur, oubliées les toilettes de l'école dans le sommeil de la malade, oublié l'homme qui rit et qui se moque pendant qu'Abel s'en va, s'en va très loin de son corps avec son esprit qui se libère de la pesanteur.

Puis il y a les vacances. Là, c'est la vraie vie. Dans les champs, avec les sœurs, on court et on joue à lancer les poupées dans le maïs, chaque fois on les retrouve après de longues investigations parmi les épis - si hauts qu'on ne voit plus le corps d'Abel perdu au milieu du champ - mais Abel ne s'éloigne jamais vraiment, elle ne s'aventure pas toute seule en plein milieu du champ, elle a trop peur de ce qui pourrait surgir devant elle et la blesser sans que personne ne le remarque, parce qu'elle est trop petite pour qu'on la voie.

Le soir, devant le feu qui crépite, la grand-mère prépare la tisane avec les langues de chat qu'on trempe dans le

La vérité sur le karma d'Abel

liquide et qui deviennent toute molles si on les laisse tremper trop longtemps. Ensuite, il faut se laver à l'évier à l'eau froide, puis les pieds dans la bassine où l'on verse de l'eau bouillante chauffée sur la cuisinière. Pour finir, on s'agenouille devant le lit pour le « Notre-Père-qui-êtes-aux-cieux-que-ton-nom-soit-sanctifié-que-ton-règne-arrive-que-ta-volonté-soit-faite-sur-la-terre-comme-au-ciel »... Abel n'y comprend pas grand-chose mais elle aime ce rituel, les mains jointes et les voix qui murmurent, elle aime tous les rituels de la grand-mère, et dormir dans son lit où elle se sent en sécurité, sous l'énorme édredon qui la dissimule entièrement, à côté du corps chaud de la grand-mère qui sent l'odeur de la vieille armoire, celle qui grince quand on l'ouvre.

Un matin, la grand-mère l'a grondée parce qu'Abel lui a donné un coup dans son sommeil. Les sœurs en rient, mais Abel est triste. Sa grand-mère ne lui donne pas d'amour aujourd'hui, car elle n'est pas contente d'avoir reçu un coup, mais Abel ne l'a pas fait exprès. Elle dormait, elle dort toujours si profondément, et c'est injuste de lui retirer ainsi son amour. Abel a mal et se tord le ventre pour ne pas le montrer. À l'extérieur on ne peut rien deviner.

Maintenant Abel est de retour à l'école. La cloche sonne et il faut quitter la salle de classe. Elle voudrait ne jamais la quitter, car elle s'y sent en sécurité, mais il faut aller en récréation, personne ne doit rester à l'intérieur, « *les enfants ne sont pas autorisés à traîner dans les couloirs* », c'est ce qui est écrit dans le règlement. Abel se lève à contrecoeur pour suivre ses camarades. Dans la cour, elle s'appuie contre le mur du préau et observe. Quand l'homme arrive elle a peur, mais il passe et elle s'éloigne

La vérité sur le karma d'Abel

très vite. Abel surveille aussi les couloirs et ne va jamais seule aux toilettes, mais, malgré sa prudence, parfois elle ne le voit pas arriver. Il surgit tout à coup et elle doit le suivre. Elle ne dit rien, car c'est un adulte, elle est trop jeune pour savoir ce qu'il faut dire, alors elle le suit dans la salle de classe et personne ne sait qu'elle est là...

Un jour, il faut apprendre le poème de Victor Hugo : « Un groupe tout à l'heure était là sur la grève... », celui où le chien attend son maître parti en mer, parti si longtemps, et le chien est si vieux qu'il meurt à la fin... Abel aime apprendre, réciter les mots comme un chant rythmé, et elle l'apprend, le sait déjà par cœur, et elle pleure à la fin, chaque fois qu'elle se le récite, elle pleure, pleure, pleure, parce qu'elle est le chien, elle qui attend son maître d'école, elle qui meurt et lui qui ne le voit pas, et l'autre qui la tord jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à l'étouffement...

Après ça, Abel, tu es comme un jouet cassé, qu'on aurait brisé, coupé en deux parties... Et tu essaies de recoller les deux morceaux, mais c'est impossible, tu y mets un gros morceau de scotch solide pour que ça tienne, mais jamais plus ça ne sera comme avant. Tu ne seras jamais plus comme avant. Tu ne seras jamais plus entière comme avant. Il y aura toujours cette fêlure, cette fracture à l'intérieur de toi, qu'il est impossible d'effacer. Tu es comme un jouet cassé, avec un gros morceau de scotch au milieu, très fragile et plus très attrayant – un peu triste, un peu déprimant – mais tu dois faire avec, car la seule différence entre toi et un jouet, c'est que tu ne peux pas être remplacée : tu es un exemplaire unique et tu ne trouveras nulle part un autre toi à échanger contre le tien, un qui serait tout neuf et pas cassé. Tu ne peux pas

La vérité sur le karma d'Abel

envoyer quelqu'un d'autre à l'école à ta place, car tu es la seule à être toi.

Abel le sait et pleure.

La première fois, l'homme l'a mise dans le placard pour lui faire peur. Quand on est enfant, le placard, c'est terrifiant. Et il a dit : « *Si tu parles, ta famille te rejettera, car ce que tu fais c'est mal* ». Et Abel le croit. Pour mettre de l'ordre dans le chaos, elle apprend ses leçons par cœur. Elle est une bonne élève et c'est ce qui la sauve. Même si, parfois, les notes baissent brutalement. Même si, souvent, elle tombe malade pour ne pas aller à l'école. Son corps parle pour dire sa souffrance, elle vomit un cri qui est une douleur d'enfant piétinée. Mais Abel est sage. Comme une image. Et elle se tait, car à la maison on ne parle pas. Quand elle est triste ou en colère, papa et maman disent « *Abel est fatiguée* », et alors elle va dormir, si souvent elle va dormir... Ce qui compte à la maison, c'est de rendre le monde meilleur. Il y a tant de gens qui souffrent, qui sont privés de liberté, qui n'ont pas assez à manger ou qui vivent sous les bombes. Les parents veulent rendre le monde meilleur. C'est à cela que sert la politique, c'est pour cela qu'il y a des réunions et des manifestations, pour que le monde soit meilleur.

Un jour, pour que sa douleur soit plus supportable, Abel a voulu se casser. Elle s'est lancée de toutes ses forces durant le championnat de gymnastique sur le tremplin pour poser ses mains sur le cheval, mais son corps est passé tout entier par-dessus le cheval, et son bras gauche a touché le sol en premier. Il a craqué sous le poids de son corps, décuplé par la vitesse. Abel a crié, crié très fort son

La vérité sur le karma d'Abel

bras douloureux, et on l'a emportée, criant et pleurant, l'os du bras visible sous la peau, prêt à la perforer. À l'hôpital, seule dans le couloir des urgences, elle a pleuré des heures jusqu'à ce qu'on vienne la chercher. Puis l'infirmière lui a fait mal en forçant son bras dans l'attelle. De son bras ou de sa vie, Abel ne sait pas ce qui est le plus douloureux.

Tu étais trop silencieuse, Abel, trop sage et trop renfermée, « toujours triste » avait dit le maître une fois, trop docile et trop soumise. Tu aurais dû crier, Abel, courir et crier pendant qu'il te tuait. Pas seulement vomir, Abel, ça ne suffit pas. Dans la nuit le cauchemar s'est enfoui au plus profond de ton âme, mais, tu le sais maintenant, les adultes ne s'intéressent qu'aux enfants qui les dérangent. Les adultes aiment les enfants sages. Les enfants sages comme des images.

Le dernier jour d'école est le premier jour de sa vie. Sur le perron, Abel se fait gronder par une institutrice parce qu'elle regarde dans les cartons entassés pour la poubelle, espérant trouver quelque trésor à emporter à la maison... Mais « *Regardez-moi celle-ci qui fouille dans les poubelles !* » C'est la dernière remarque qui blesse, la dernière humiliation imprimée dans les circuits du cerveau d'Abel, qui compile toutes ces informations mais ne les traite pas encore. Il lui est pour l'instant impossible d'affronter ces instants, qui vont la poursuivre toute sa vie, qui vont imprégner son existence du sentiment de mort intérieure, qui vont la forcer à recréer l'humiliation - la seule façon pour elle d'exister, car ce que l'on expérimente durant son enfance est le schéma directeur, une sorte de programme qui se répète à l'infini. À l'âge de onze ans, Abel est programmée pour la souffrance. C'est

La vérité sur le karma d'Abel

ce qui s'est imprimé dans ses circuits neuronaux pour la vie : *tu n'existes pas.*

*« Alors, rouvrant ses yeux pleins d'ombre, exténué,
Le chien a regardé son maître, a remué
Une dernière fois sa pauvre vieille queue,
Puis est mort. C'était l'heure où, sous la voûte bleue,
Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit ;
Et j'ai dit : D'où vient l'astre ? où va le chien ? ô nuit ! »*

(Victor Hugo)

Après tout est perdu dans la nuit...

La vérité sur le karma d'Abel

MASCARADE

Sur mon berceau, les ombres
S'étant penchées en nombre,
Je dus dissimuler
Les ténèbres qui m'envahissaient,
Pour être ce que malgré tout j'étais :
Un enfant - ou, plutôt
Un pantin jouant
Le rôle d'un enfant
Tentant de cacher
La peur, la honte, la culpabilité
Le piège s'est refermé
Sur mes secrets d'enfant souillée

La tête contre le mur
Le genou qui la coince
Et j'appelle maman...
Mais je ne parle pas
Car derrière le filet des mots
Il y a toujours une ombre qui guette
Ton ombre sur le tableau

De l'enfance, je prenais
Ce que l'on me donnait :
Des bougies à souffler,
Année après année...

Les années tournent et tournent
Les gâteaux sont plus gros
Et, le long des années,
Respirer devient difficile
Souffler les bougies n'a pas de sens

La vérité sur le karma d'Abel

Pour ceux qu'on assassine

Manger, dévorer, puis vomir
Jusqu'à ce que vienne l'avenir
Que cesse la mascarade
Les années tournent, la tête avec
Juste faire semblant d'être dans la fête
Laisser passer le temps,
C'est la seule issue maintenant

Et chaque année
Le souffle est plus court
Et chaque nausée
Est ravalée de force
Pour masquer la saleté
La garder à l'intérieur

À la tombée des masques,
Entre moi et l'enfance :
Des années de distance.

J'ai chassé les fantômes,
Rhabillé les Barbies
Décapité la marionnette à tête-de-mort,
Celle qui souriait de toutes ses dents

J'ai ouvert le placard
Celui des enfants désobéissants
Qui ne veulent jamais
Mais qui doivent quand même

Tout cela va si vite
Pour des années d'errance,

La vérité sur le karma d'Abel

Tout cela va si vite
Pour des puits de souffrance

Puis l'école a brûlé
Mais l'enfance est restée,
Incandescente au fond de moi
Les cahiers au feu
Les blessures au chaud

Tout cela va si vite
Le repli dans l'oubli
Tout cela va trop vite
Pour ceux qu'on assassine

Méfiez-vous des anniversaires
De ces bougies qui vous aveuglent
Car derrière les lumières
Il y a toujours une ombre
Que vous ne verrez pas

L'enfance fut une mascarade
L'adolescence un jeu de massacre
Mais maintenant dans le noir
Je n'ai plus peur
D'explorer mon placard

Et cela prend du temps
Pour ceux qu'on assassine
Tout cela prend du temps
Toute une vie, sûrement

RÉGRESSION

Je me suis assise sur la chaise qui m'était proposée. Oh, ce n'était pas la première fois, j'en avais vécu des événements, ici, avec la voix du médecin qui m'accompagnait...

Tu avances dans un sous-bois... Et tu peux voir autour de toi... Les arbres... Les feuilles des arbres qui se balancent... Et tu avances... Le soleil danse à travers les branches... Et tu avances... Il vient caresser ton visage... tu peux le sentir... La chaleur du soleil sur ton visage...

La lumière d'automne est douce. Je ne sais pourquoi j'ai imaginé ce sous-bois en automne... Les feuilles jaunes et marron jonchent le sol, la terre est humide, la lumière du soleil est comme une caresse qui dessine un monde couleur sépia.

Tu avances jusqu'à... une clairière... Un vaste espace dégagé... Que tu explores... Prends le temps de l'explorer... Regarde autour de toi... Il y a un tunnel... Juste là... Tu avances vers le tunnel... Tu as le temps d'observer... L'entrée du tunnel...

Le tunnel, c'est l'endroit où toutes les épreuves que j'ai déjà traversées sont inscrites, comme autant de livres dont je n'ai pas connaissance mais qui me définissent. Je sais, pour y être déjà entrée, que plusieurs portes s'ouvrent sur les parois du tunnel et que derrière chaque porte se cache un souvenir enfoui.

Et tu entres dans le tunnel...

La vérité sur le karma d'Abel

J'avance dans le tunnel de ma mémoire. Si je suis là aujourd'hui, c'est qu'une partie de moi a besoin d'y entrer. Le sol est humide et il fait froid. Ce n'est pas un endroit où l'on aimerait s'attarder, mais je dois y rester. Je ne sais pas quelles épreuves m'attendent encore dans ce tunnel ni combien de temps je devrai l'explorer. J'avance au son de la voix qui me guide, qui interroge : « *Que vois-tu sur les parois ? Décris-moi les parois...* »

Je scrute l'obscurité... J'avance prudemment... Le lieu est insalubre et je ne sais ce que je vais y découvrir... C'est un jeu dangereux, à la fois angoissant et excitant, j'ai peur de me perdre, j'ai peur, car je pénètre le lieu où la vie et la mort se rencontrent, je le sais intuitivement.

Il s'agit de ma vie.

Il s'agit de ma mort.

Ai-je le choix ?

Je sais que non. Je sais que, si je n'avance pas, la mort me rattrapera. Le passé me tuera si je ne fais pas un pas vers l'avenir. Il faut juste avancer, se débarrasser des meurtrissures du passé.

Quelque chose semble émerger de l'obscurité, là, à gauche, sur la paroi... De la chair se dessine, ou plutôt l'intérieur des chairs, comme un assemblage d'organes... *Si je peux toucher ?* Je peux. J'approche un doigt... Je sens... C'est chaud et palpitant. Ce lieu m'attire... *Est-ce que je veux y entrer ?* Je n'ai pas peur d'y entrer. Je franchis le pas.

Je suis bien. Calme et détendue. Je baigne dans une béatitude liquide. Il fait chaud et bon. J'essaie maladroitement de me recroqueviller dans cet espace, mais

La vérité sur le karma d'Abel

mon corps est trop grand. C'est un lieu que j'aime. Un monde liquide, un monde sourd... un monde qui n'appartient qu'à moi. J'y macère, j'y mijote... Je suis bien.

J'entends des voix. L'une d'elles dit : « *Le bébé a le cordon autour du cou, la nourriture ne passe plus. Il faut provoquer l'accouchement !* »

Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Quelque chose ne va pas.

Mon ventre me fait mal. Ça se tord à l'intérieur. Ça fait si mal !

Est-ce qu'elle le sait ? Je scrute. J'écoute. Je suis tendue vers l'extérieur.

J'ai mal.

J'ai peur.

Est-ce que je vais mourir ?

Ça devient insupportable, cette douleur, insupportable...

J'ai peur ! Je suis en train de mourir, et l'attente dure... Je vis dans la permanence de la douleur, je ne suis que sensations douloureuses et attente angoissée...

Puis, dans ce monde liquide, ce monde qui m'appartient, un bouleversement se produit, un renversement de mon être vers le bas... Je tombe, je tombe et je crie que je tombe, car ma tête, qui était en haut, se retrouve en bas, je tombe dans le vide et je crois mourir à nouveau...

J'ai peur, j'ai si peur et la lumière... La lumière me fait mal, et je n'entends plus le bruit assourdissant mais rassurant, le bruit des battements de son cœur, je ne les entends plus, son corps ne fait plus de bruit et j'ai froid

La vérité sur le karma d'Abel

tout à coup, l'air est si froid et la vie aussi, la vie que j'ai eu peur de perdre mais qui est si froide...

Un cri... J'aspire quelque chose qui me fait mal, ça pénètre mes poumons, et c'est comme un cri que je ne peux pas pousser, ça s'engouffre en moi et j'ai la tête qui tourne, et il n'y a plus autour de moi ce corps chaud et rassurant... Me voilà seule, à vif... Où est la chaleur, où est mon royaume, mon bien-être parfait ? Je veux retrouver mon bonheur liquide et mon univers de sensations, je ne veux pas le monde froid et effrayant des lumières...

J'ai la tête qui tourne.

J'ai mal au ventre.

Je la vois.

Je ris.

C'est *maman* !

J'ai toujours mal au ventre, mais je sais que, désormais, j'aurai à manger. Ma bouche se referme sur quelque chose de rond et de doux, elle s'emplit de chaud, mon ventre accueille le liquide.

J'ai la tête qui tourne.

J'ai mal.

J'ai froid.

Pour la première fois de ma vie, je respire.

VII. Tout est à commencer

CHAQUE JOUR COMME LE PREMIER

J'ai apprécié le vent sur ma joue, l'air qui entrait par la fenêtre du bus entrouverte. À l'arrêt suivant, des gens couraient pour attraper le bus. Je me suis demandé dans quelle étrange urgence ces gens vivaient pour éprouver le besoin de courir ainsi. La seule raison valable de courir était à mes yeux de vouloir rattraper la vie qui s'en va, pas de s'asseoir dans un quelconque bus d'une quelconque ville de la planète... Chacun ses priorités.

Je venais de passer des tests d'anglais et de français pour mon admission au département de traduction d'allemand de l'université. Il paraît que les responsables du département de traduction en ont décidé ainsi, c'est un moyen de sélection. Peu importe la langue que vous voulez pratiquer, il vous faut passer ces maudits tests de français et d'anglais. Le monde est parfois étrange.

En quittant la salle où j'avais passé les tests, je me suis dirigée vers le service de santé, à l'étage des consultations psychologiques. La secrétaire m'a expliqué que, mon nom n'apparaissant pas dans la machine, je ne pouvais avoir de rendez-vous avec un psychologue. Il fallait attendre que je sois « dans le système », c'est à dire après mon inscription, qui aura lieu dans une semaine, si du moins je suis admise aux tests, dont les résultats conditionnent également l'accès aux soins dont j'ai un besoin urgent, besoin de parler, de verser des larmes – ça y est, elles coulent maintenant, elles n'attendront pas une semaine – mais tant pis, mes mots n'auront d'écho que sur le papier. La mort ne prend pas rendez-vous, elle.

La vérité sur le karma d'Abel

La ville est neuve et belle. Neuve pour moi car nouvellement arrivée d'au-delà d'un océan glacé que j'ai trouvé la force de traverser, me jurant que je laissais derrière moi ma carrière de victime. C'est à l'aéroport, à l'instant où j'ai compris que je m'éloignais inexorablement de mes proches, que je me le suis promis : mon enfance torturée ne me poursuivrait pas au-delà de cet instant. J'ai serré les dents pour ne pas pleurer, j'ai relevé la tête et je suis montée dans l'avion en traversant le tarmac en courant. La vie m'a rappelée à l'ordre : victime tu es, victime tu dois rester. La belle affaire.

Une vieille dame toute fripée se plante devant mon siège et me fixe sans rien dire. Je sens là comme un appel muet à lui céder ma place... Elle ne connaît pas sa chance, la vieille, elle au moins ça se voit qu'elle est fatiguée de la vie. Je n'ai pas suffisamment de rides, pas de carte d'invalidité ni de béquilles pour pouvoir prétendre à un quelconque soulagement de la part de mes congénères. Je lui ai laissé ma place. En me levant, j'ai senti le sang couler entre mes jambes. La vieille ne m'a pas remerciée, comme si, l'âge aidant, elle avait oublié la politesse. Un Alzheimer sélectif, en quelque sorte.

C'est au terminus que je suis descendue. J'ai aimé marcher seule dans les rues de cette ville inconnue. Malgré l'absurdité du monde humain, je suis heureuse d'être parmi les vivants. La caresse du vent chaud sur ma peau, la lumière du soleil qui danse et joue avec l'ombre des arbres, les écureuils qui ne s'effraient même pas à mon approche, tout me semble si nouveau et si beau, comme si mon regard sur le monde était neuf.

La vérité sur le karma d'Abel

En rentrant chez moi, j'ai dessiné mon bébé avec des ailes d'ange et je l'ai jeté à la poubelle. J'avais besoin de symboles pour que mon esprit comprenne qu'il devait faire le deuil d'un être invisible. J'aurais pu aller enterrer mon dessin dans la nature, afin de témoigner du respect que j'éprouvais pour cette vie perdue. Mais j'ai plus que du respect pour la vie, quelque chose qui s'apparente à de la rage. Il me fallait un symbole plus fort et plus choquant qu'une simple sépulture.

Ce qui devait être une renaissance fut une re-mort. Après avoir senti la mort si proche durant mon enfance, je venais à nouveau de laisser la vie s'en aller. J'ai regardé les éboueurs s'éloigner, emportant le sac dans lequel j'avais jeté mon bébé... C'était comme un fleuve dont j'étais la source et qui s'éloignait de moi inexorablement, sans que je puisse l'arrêter, une source d'amour à l'origine du monde. Au commencement était le verbe aimer. Chaque jour, tout est à commencer.

La vérité sur le karma d'Abel

COMME DISAIT L'AUTRE

*Je est un autre*² et Tu le sait
Je est mon pair,
Mon père-et-mère,

Et moi, dans tout ça ?

Je ne joue pas le jeu,
Être Eux m'ennuie,
Alors Je prie, Nous, un jour,
D'être deux
De nous faire la paire
En lui, l'enfant

Cet il, cette elle,
Ce Nous que Nous ne serons pas
Qui ne sera ni toi, ni moi,
Qui ne sera pas Nous
Mais Je,
Cette île, cette aile,
Cet autre
Je

² Rimbaud : *La lettre du voyant*

LA FABRIQUE DES ANGES

C'était une drôle d'histoire, celle que je racontai, ce soir-là, à l'hôpital pour enfants. J'étais, depuis quelques semaines déjà, au chevet d'une enfant malade, et le stock de livres de la bibliothèque de l'hôpital commençait à s'épuiser. Cette enfant, elle était dans le coma depuis des mois. Je venais ici pour lire des contes aux enfants malades, pour les distraire un peu de la monotonie de leurs journées à l'hôpital et, surtout, pour me distraire moi-même de la vacuité de mon existence. Cette fois, je ne savais pas si ce que je faisais était utile, je ne savais pas si la petite fille m'entendait. Mais peut-être était-ce aussi important pour moi que pour elle – si du moins mes paroles lui parvenaient. J'ai saisi l'un des derniers livres. L'histoire que je lui lus ce soir-là fut la dernière :

« Par un jour de novembre, Aëlle, une jeune femme un peu perdue, croise un spectre en cherchant son chemin. Ça vous a une drôle de tête, un spectre. Tout pâle, la tronche de travers... Elle lui demande : « Sauriez-vous, Monsieur, où je dois prendre ma place ? » Le spectre ne répond pas et passe son chemin. Les corbeaux tournent au-dessus de leurs têtes. Leurs ombres se reflètent sur la neige immaculée. Plus loin, elle croise un homme noir qui lui sourit de toutes ses dents. Elle lui dit : « Monsieur, est-ce vous qui devez me mener ? » À ces mots, les corbeaux disparaissent. Quelques mots suffisent toujours à vous maintenir en lien avec la vie. L'homme noir lui dit : « Je vous connais, Aëlle, je suis Mahdi. Je suis une étoile dans le ciel

La vérité sur le karma d'Abel

nocturne, je peux vous guider dans les ténèbres. Suivez-moi, il y a un lieu que j'aimerais vous faire visiter... »

Aëlle suit Mahdi jusqu'à un édifice qu'elle n'avait encore jamais remarqué, sur la façade duquel est inscrit : « Ici, on fabrique des anges. » Le bâtiment, de taille modeste, semble là depuis des siècles, tant ses murs sont patinés. Creusée dans la pierre, l'entrée se découpe en arrondi sur une porte de bois, solide mais élégante. Le bâtiment est ceint de murs traçant les limites de la cour. Le long de ce mur d'enceinte, des plants de mélilot s'alignent, folles herbes à fleurs jaunes dont la couleur égaie la cour. Au centre de celle-ci trône un micocoulier au port arrondi, haut d'une dizaine de mètres.

La cour, de dimensions modestes, n'est ornée d'aucune autre végétation, ce qui donne à la fabrique un air humble. La plaque portant l'inscription est apposée à gauche de l'ouverture principale, sur le mur de couleur claire. Une autre inscription, à droite de la porte, dit : « Avant d'entrer en ce lieu, ayez l'obligeance de secouer la poussière de vos sandales. » La couleur dominante est le blanc cassé, la cour étant parsemée de gravillons de la même teinte que le bâtiment. Les quelques touches de couleur apportées par la verdure en font un lieu apaisant, où l'on a le sentiment de pouvoir se reposer des turbulences de la vie et du monde.

- Nous y sommes ! Voulez-vous demeurer ici ? demande Mahdi
- Je n'en suis pas sûre, dit-elle d'une voix hésitante

La vérité sur le karma d'Abel

- Ce n'est pas la bonne réponse, Aëlle, qu'est-ce qui ne va pas ?
- J'ai peur de ne pas savoir compter les anges...
- Alors ne comptez pas, c'est tout ! dit-il en haussant les épaules

Là-dessus, ils reprennent leur avancée. La porte ne grince pas quand on la pousse ; en fait, elle ne rend aucun son, si ce n'est une sorte de soupir qui semble provenir de l'étage vers lequel un large escalier en colimaçon s'élève, son garde-corps constituant la partie gauche de l'entrée. Une cascade de lumière se déverse en un flot ininterrompu par la verrière qui tient lieu de toit au-dessus de l'escalier. La partie droite de l'édifice semble inexistante : le couloir d'entrée ne donne en effet que sur cet escalier.

D'un ton docte, l'homme commence à raconter l'histoire du bâtiment : « La fabrique des anges a été fondée par un ancien maréchal des logis dont la femme et la fille avaient souhaité un passe-temps utile. La fabrication d'anges semblait correspondre à leurs souhaits, puisqu'elles y consacrèrent le plus clair de leur temps jusqu'à leur mort. La fabrique fut ensuite léguée à la ville de Meadland, le maire de la ville et le maréchal ayant eu pour coutume de tirer à l'arc ensemble au club de tir de la ville, ce qui avait tissé entre eux les liens d'une amitié indéfectible. »

Aëlle et Mahdi sont maintenant dans le couloir qui mène à la fabrique. Mahdi reprend son discours : « La fabrique, plutôt discrète du temps où ses fondateurs y officiaient, attira, au fil des ans, de plus en plus de visiteurs : à Meadland, les mauvais parleurs disaient que la ville récoltait là les fruits

La vérité sur le karma d'Abel

d'un labeur peu louable. Les aubergistes, eux, se frottaient les mains (il joint le geste à la parole) : une telle affluence dans une si petite ville, c'était pour eux une bonne aubaine, de l'argent facile qui tombait droit dans leur escarcelle ! Alors, pourquoi chinoiser ainsi ? » À ces mots, Mahdi lève les bras au ciel, avant de reprendre : « D'un passe-temps pour dames oisives, la fabrique est devenue une attraction courue pour touristes tout aussi oisifs. L'avantage, pour ces derniers, c'est que l'entrée de la fabrique n'est pas payante. Après, il faut voir... » Il baisse le ton : « Le prix à payer dépend de l'âme des gens qui viennent en visite : une âme noire s'en tire à peu de frais, une âme chaste paie, elle, le prix fort. On ne sait pas à l'avance qui sera ruiné, ou pas ! » Il part d'un rire tonitruant, puis se ravise, regardant autour de lui d'un air contrit, comme pour s'excuser de ce tapage. Aëlle ne rit pas.

- Est-ce que ça va ? demande le guide
- J'ai peur, dit-elle. Les anges sont trop beaux pour qu'on les perde, l'existence sans eux sera d'une terrible vacuité, après...
- N'ayez pas peur. On ne peut les perdre. Ils sont loin seulement pour ceux qui ont perdu le fil de leur propre naissance.

La visite reprend. Mahdi, désignant le fond du couloir, explique : « Quand on parvient à l'extrémité du couloir, on accède à la fabrique proprement dite, en franchissant l'entrée masquée par un panneau coulissant. Certains visiteurs, peu téméraires ou peu curieux, sont repartis, déçus, après avoir trouvé porte close en haut de l'escalier, le portier se trouvant à ce

La vérité sur le karma d'Abel

moment-là à l'étage au-dessous. C'est d'ailleurs ainsi que la fabrique a acquis sa renommée internationale, la légende prétendant que seuls les cœurs purs parviennent à en trouver l'entrée. » Là-dessus, il se tourne vers Aëlle et lui fait un clin d'œil. « Les gens affluent donc, dans l'espoir de trouver l'entrée de la fabrique et de se prouver qu'ils ont un cœur pur. Il est pourtant simple de découvrir ce passage tellement il est visible, du moins si l'on se donne la peine d'aller jusqu'au bout du couloir... Certains passent ainsi toute leur vie à côté d'éléments essentiels, parfois sans même s'en rendre compte... Et les visiteurs qui ont pénétré dans la fabrique ne sauront jamais qu'en fait de cœur pur, ils ont simplement été jusqu'au bout du couloir. D'ailleurs, si je puis me permettre cette digression, les gens au cœur pur n'ont pas besoin de preuve : ils savent ! » Il dit cela en se frappant un grand coup du plat de la main sur le cœur, en se tenant droit comme un piquet comme pour la revue militaire.

Croyant avoir entendu un soupir, je lève les yeux de mon livre. Allongée dans son lit, la petite fille n'a pas bougé. Ses longs cheveux châtain encadrent son joli visage. Je pense à ses parents qui viennent la voir tous les jours, à sa petite sœur qui croit que sa sœur malade fait semblant de dormir quand la famille vient la voir, même si ses parents lui ont tout expliqué sur l'état de santé de sa sœur. Je crois que la petite ne veut simplement rien savoir de la maladie, elle préfère penser que c'est un jeu, et je la comprends. Avant de m'attendrir sur le destin de toute la famille, je préfère continuer ma lecture. Je bois un peu d'eau et je reprends :

La vérité sur le karma d'Abel

« La visite de la fabrique se poursuit. Aëlle remarque le petit bruit que le panneau coulissant émet quand on le déplace, une sorte de couinement sympathique qui invite plus qu'il n'effraie. La première impression que donne cette partie de l'édifice est celle d'un lieu à l'abandon, dans lequel les rayons du soleil jouent avec la poussière, créant une atmosphère un brin surannée. De l'étage supérieur, une voix s'élève, un chant féminin consistant essentiellement en une série de vocalises lentes, répétées à intervalles irréguliers, un chant exempt de paroles, une musique vocale, la seule capable d'exprimer l'indicible, pense Aëlle.

Une harpe est posée à même le sol. Les cordes, habituellement destinées à produire des sons, ont été remplacées par de fines cordelettes qui semblent faites de laine tissée de couleur blanche: « ce sont des fils d'ange », murmure Mahdi. Ces fils se prolongent au-delà du corps de l'instrument, s'élevant dans toute la pièce en un enchevêtrement subtil qui fait de cet endroit une immense toile tissée sur fond de poussière d'or.

- Suivez-moi, vous êtes sur la bonne voie, dit le guide, mais je veille : ne me trahissez pas.
- Je sais ce que je fais, maintenant, n'ayez crainte, je tiendrai ma place » murmure Aëlle.

La magie du lieu commence à opérer : elle ressent une émotion où se mêlent un profond respect et un amour immense pour les créatures qui naissent ici. Émue, elle observe l'installation : Les fils passent par-dessus les poutres du plafond, redescendent vers des poulies aux engrenages complexes qui se mettent

La vérité sur le karma d'Abel

à tourner chaque fois qu'un nouveau fil est engagé. D'autres machines passent, pressent, poussent, et finalement tissent la matière en un mouvement presque constant. Désignant les grosses pelotes alignées près de l'entrée, l'homme explique :

- C'est la matière première à partir de laquelle on fabrique le corps des anges. »

En bout de chaîne, les nombreux fils se rejoignent, sont assemblés puis tissés par deux branches à cinq doigts qui ressemblent à des mains, en de multiples gestes doux et habiles. Après environ douze minutes d'un tissage incessant, les deux fourchettes se séparent pour libérer ce qu'elles ont ainsi forgé, laissant apparaître la double armature des ailes repliées, qui forment ce qui ressemble fort à un cocon dont le fin tissage dissimule le corps que l'on devine à peine à l'intérieur. Un petit plateau de bois recueille ce joyau puis s'abaisse doucement, tandis que les deux mains se remettent au travail. Le plateau s'incline ensuite pour déposer le petit cocon avec délicatesse sur le tapis roulant, qui monte alors en un léger dénivelé sur plusieurs mètres et disparaît à l'étage supérieur. Sur le mur du fond, Aëlle remarque un panneau qui indique : « *liste de courses : approvisionnement de la fabrique* », puis :

- *1000 pelotes de fils d'ange*
- *100 ballots de plumes de cygnus columbianus (rémiges primaires)*
- *300 mg de poudre d'étoiles*
- *Amour*
- *Tendresse*
- *Innocence*

La vérité sur le karma d'Abel

Voyant ce qu'elle regarde, le guide reprend son ton savant pour expliquer :

- Dans cette partie de la fabrique, le seul ingrédient utilisé est le fil d'ange. Pour connaître la destination des autres éléments, il faut reprendre le couloir d'entrée et grimper les marches qui mènent à l'étage. Là, Lubnan nous attend. C'est lui qui nous ouvrira la porte qui mène à la partie supérieure de l'édifice, celle qui se trouve au-dessus de l'entrée et, en partie, au-dessus de la salle de tissage.
- Maintenant on ne peut plus reculer, je suppose ? demande Aëlle
- On peut toujours reculer, mais cela n'apporte rien. Vous connaissez déjà le chemin que vous venez d'emprunter. Aller de l'avant est plus porteur.
- Si j'ai ce courage, serai-je récompensée ?
- Vous êtes votre propre récompense. Vous n'avez besoin de rien d'autre que de vous-même.

Son ton est sans réplique. Songeuse, elle le suit dans l'escalier, en haut duquel Lubnan les attend, assis sur une chaise de bois blanc. C'est un petit homme d'un mètre environ.

- Voici le portier, le guide, le gardien et le guichetier de la fabrique, déclare Mahdi. Car, même si l'entrée du lieu est gratuite, poursuit-il, chaque visiteur est muni d'un ticket qui indique les horaires d'ouverture du bâtiment, de façon à ce que personne ne s'attarde au-delà de l'horaire prévu. »
- Mais nous, nous n'avons pas de ticket, fait remarquer Aëlle

La vérité sur le karma d'Abel

- C'est parce que nous sommes des visiteurs *spéciaux*, répond Mahdi d'un ton espiègle. Sinon, Lubnan ne nous aurait pas laissés passer, même si c'est un homme bienveillant qui ne crie pas, ne s'énerve jamais, et sourit en permanence ! Lubnan ne juge personne, il est en paix avec lui-même et avec le monde entier. C'est la crème des hommes, et c'est ce qui lui vaut ce poste de portier-guide-gardien-guichetier à la fabrique. Il est d'ailleurs marié à Chrisma, la crème des femmes par définition ! s'exclame Mahdi, avant d'ajouter, sur un ton plus sérieux : « Il n'en faut pas moins pour un tel lieu, puisque, si la salle de tissage ne nécessite aucune surveillance particulière, il en va autrement de l'étage supérieur. Ici, discrétion et retenue sont de rigueur : vous pénétrez un lieu sacré ! »

Le manque de lumière me rappelle à la réalité : la nuit commence à tomber et je ne distingue plus très bien ce que je suis en train de lire. Je me lève pour allumer la lumière. L'enfant semble endormie. Je passe ma main dans ses cheveux en essayant d'imaginer sa voix, son rire. Il ne faut pas que je m'attache aux enfants, c'est trop dur quand ils s'en vont. Je me rassois et continue à voix haute :

« Une fois que Mahdi a prononcé ces mots, le silence se fait, puis le bruit de la clé qui tourne dans la serrure résonne et va se perdre dans l'escalier. Désignant le toit de verre, il dit : « Vous pouvez vous envoler, d'ici, par la pensée : vous vous trouvez juste sous le ciel, il n'y a que la paroi de verre entre vous et le bleu. C'est déjà un grand pas de franchi à la rencontre des anges. Continuez. Avancez.

La vérité sur le karma d'Abel

Franchissez la porte maintenant grande ouverte. » Il invite Aëlle à passer devant lui. Elle entend plus distinctement le chant, celui qui est présent depuis qu'ils sont entrés dans le bâtiment. Sur la gauche, de grandes plumes blanches sont distribuées par un arc géant. Elles se présentent la tige vers le haut et sont propulsées, par un système de piston, dans la largeur de la pièce. Les plumes volent au-dessus de leurs têtes. « vous ne devez pas essayer d'en attraper une, vous compromettriez la naissance d'un ange en rendant son envol impossible, l'avertit Mahdi, un ange sans ailes n'est pas un ange, c'est une poule qui picore son grain sans jamais connaître les cieux. Alors laissez faire, laissez passer les ailes d'anges en formation. » Aëlle, impressionnée, lève la tête pour observer ce manège étrange. Les plumes vont se planter une à une dans les armatures qui passent sur le tapis roulant. Aëlle voit se former deux ailes d'envergure modeste (d'un mètre vingt environ), refermées de telle façon qu'on ne peut distinguer ce qui se dissimule en leur centre. Les ailes ainsi formées sont ensuite transportées sur le tapis jusqu'à la poudreuse (ce nom est inscrit sur un écriteau placé juste au-dessus de l'engin) : c'est une machine en forme d'oeuf géant coupé en deux, qui accueille les paires d'ailes, les unes après les autres, dans la coquille inférieure, l'autre moitié se refermant automatiquement, emprisonnant les ailes et les soustrayant au regard. « C'est dans cet oeuf que l'ange en formation reçoit sa part d'âme, explique Mahdi, sous forme de poussière d'étoile. Il en faut très peu pour insuffler une vie à un ange : quelques

La vérité sur le karma d'Abel

grains suffisent. ». Tandis qu'elle observe cet œuf s'ouvrir et se refermer, il lui demande :

- Êtes-vous prête ? Nous arrivons à la dernière étape...
- Je ne serai jamais prête, mais je suis déterminée à aller jusqu'au bout.
- C'est bien. Il est temps d'accomplir ce pour quoi nous sommes là.

Cette pièce est plus basse de plafond que la salle de tissage, et elle est divisée en deux parties par une cloison blanche qui masque la deuxième partie de la pièce. On y accède par une ouverture dissimulée par un rideau de soie blanche. Aëlle n'a pas pu voir ce qu'il advenait des anges une fois sortis de l'œuf, car cet œuf géant est encastré dans la cloison. On le voit s'ouvrir, prendre une paire d'ailes puis se refermer, mais quand il se rouvre, les ailes n'y sont plus. « L'ange est passé de l'autre côté de la cloison, il est sorti de l'oeuf par une trappe située dans la partie inférieure de la coquille et est retombé sur le tapis roulant qui l'emporte vers son destin d'ange » murmure Mahdi d'un air de conspirateur, entraînant Aëlle à travers le rideau de soie.

Une femme est assise derrière cette cloison, sur une chaise située derrière une paroi de verre infranchissable. De l'autre côté de cette paroi, une large fenêtre est grande ouverte. « Le bout de la chaîne, c'est elle, déclare Mahdi, le maillon sans lequel rien ne serait possible. C'est elle qui permet aux anges de prendre leur envol. Son corps a été formé pour cela, telle une machine qui doit puiser, au plus profond de ses entrailles, la force d'élever les

La vérité sur le karma d'Abel

anges, un à un, vers les cieux.» Mahdi parle maintenant d'une voix de prédicateur : « C'est elle aussi qui leur insuffle leur innocence, qui leur donne tout l'amour et leur prodigue toute la tendresse dont ils ont besoin pour s'élever. »

La femme est assise sur une chaise en bois toute simple. Son ventre est ouvert au niveau de l'utérus. N'était l'appareillage qui occupe cette place, Aëlle pourrait voir l'intérieur de ses chairs. Elle est assise, la tête basse, les bras levés, tirant de toutes ses forces sur la chaîne qui s'élève au-dessus de sa tête. La chaîne part de son ventre, s'enfonce dans ses chairs, roule autour du cylindre horizontal placé dans la cavité abdominale, puis remonte au fur et à mesure qu'elle tire sur la chaîne, remonte jusqu'à la poulie qui tourne, lentement, au-dessus d'elle, élevant chaque ange qui se présente à elle. Un à un ils défilent, ouvrant grand leurs ailes face à elle. « Ils absorbent ce qui émane de son ventre, ce qui monte de ses entrailles, grâce aux seules forces qu'elle puise en elle. » susurre Mahdi. De l'endroit où elle se trouve, Aëlle ne peut voir que le profil des anges. Personne en dehors de la femme ne peut voir leur visage, si du moins ils en ont un, se dit Aëlle.

Une fois la force de cette femme en eux, leurs ailes déployées se mettent à battre l'air et ils s'élèvent doucement pour disparaître par la fenêtre ouverte. On les voit s'éloigner, devenir de plus en plus petits, puis ils se perdent dans l'azur. La femme, elle, continue de tirer sur sa chaîne. Sa mélodie se fait toujours plus triste, plus désespérée.

La vérité sur le karma d'Abel

- C'est un labeur qu'elle effectue inlassablement depuis des années. Elle est épuisée, dit Mahdi tout bas
- Alors je dois y aller, répond Aëlle d'une voix un peu voilée
- Oui, c'est le moment de prendre sa place. C'est ce que vous pouvez faire de mieux pour elle... Et pour eux, ajoute-t-il en désignant les anges derrière la paroi de verre. »

Laissant les choses suivre leur cours, Mahdi quitte la pièce, adressant au passage un petit signe de tête affirmatif à Lubnan. Il descend ensuite à la salle de tissage. Là, sur le mur du fond où est affichée la liste d'approvisionnement de la fabrique, il saisit un chiffon et, délicatement, efface les trois derniers mots : « *amour, tendresse, innocence.* »

Le livre est tombé par terre et s'est refermé tout seul. Je remarquai alors, dans le silence de cette chambre d'hôpital, que l'enfant ne respirait plus. Refusant de céder à la panique, j'appuyai simplement sur l'alarme, même si je savais ce geste vain. Je restai là à regarder la petite fille, osant à peine respirer, comme si cela était tout à coup devenu inconvenant. Peu après, une infirmière se précipita dans la chambre. Après lui avoir fait part de la situation, je m'éloignai discrètement. J'avais enfin trouvé ma place.